PC
3330
G7

I. M. S.

The Institute of Mediaeval Studies
LIBRARY
Toronto, Ontario

LES CLASSIQUES FRANÇAIS DU MOYEN AGE
publiés sous la direction de MARIO ROQUES

LES CHANSONS
DE
GUILLAUME IX
DUC D'AQUITAINE
(1071-1127)

ÉDITÉES PAR

ALFRED JEANROY

PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR
5, QUAI MALAQUAIS (VIe)

1913

THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
ST. MICHAEL'S
COLLEGE
LIBRARY

AUG 30 1937
9919

INTRODUCTION

I. Biographie. — Guillaume, septième comte de Poitiers, neuvième duc d'Aquitaine, naquit en 1071 ; il n'avait que quinze ans quand il hérita de son père, Guillaume VI (1086), des domaines beaucoup plus étendus que ceux du roi de France lui-même [1]. Mais il ne possédait à aucun degré les qualités de l'homme d'État et son long règne ne fut qu'une succession d'entreprises hasardeuses et mal conçues, que couronnèrent de lamentables échecs. En 1098, faisant valoir de prétendus droits de sa femme Philippa (ou Mahaut), fille unique de Guillaume IV de Toulouse, il envahit les états de Raimon de Saint-Gilles, qui guerroyait alors en Terre Sainte et les occupa quelque temps ; mais en 1101, cédant sans doute aux injonctions de la papauté, gardienne bénévole des domaines des Croisés, il partit lui-même pour la Palestine, à la tête d'une formidable armée, qui, après un long et pénible voyage à travers l'Europe et l'Asie Mineure, fut taillée en pièces auprès d'Héraclée. Guillaume échappa péniblement au désastre [2], et, après avoir visité Antioche et Jérusalem, il reprit le chemin de l'Europe (1102). En 1114, il fit une nouvelle tentative sur le comté de Toulouse, alors gouverné par un enfant de douze ans, Alphonse-Jourdain, et il réussit à s'y maintenir quelques années. En 1119, il fit alliance

1. Ces domaines comprenaient, outre le Poitou et la Gascogne, le Limousin et l'Angoumois. Les comtes de Poitou devaient parler de naissance un dialecte septentrional, mais ils étaient sans doute forcés d'apprendre les divers dialectes méridionaux que parlait plus de la moitié de leurs sujets. Il est intéressant de noter que c'est dans une langue apprise que Guillaume a composé ses vers.

2. Certains historiens admettent même, d'après un texte assez peu probant d'Orderic Vital, qu'il fut quelque temps prisonnier des Sarrasins.

avec Alphonse Ier d'Aragon et lui amena une armée qui l'aida à triompher d'une redoutable coalition de rois sarrasins. Entre temps et à plusieurs reprises, soit à la suite de ses empiétements sur les droits des églises, soit à cause du relâchement de ses mœurs, il avait été frappé d'excommunication. Il mourut le 10 février 1127, après avoir perdu toutes les conquêtes qu'il avait faites dans le Toulousain.

L'ancienne biographie provençale que nous reproduisons en appendice aux chansons s'exprime, sur le caractère de Guillaume, en termes assez vagues, qui paraissent uniquement inspirés par la lecture de ses poésies. Les historiens plus rapprochés de lui traduisent en termes plus pittoresques des impressions plus vives et plus nettes. Ce qui paraît les avoir le plus frappés dans le personnage, c'est la légèreté de ses mœurs, le tour plaisant et sarcastique de son esprit, le cynisme de ses propos, toutes choses qui donnaient à ce haut potentat toutes les apparences d'un jongleur. « Hic audax fuit et probus[1], dit Orderic Vital, nimiumque jocundus, facetos etiam histriones facetiis superans multiplicibus ». « Nugas porro suas, écrit Guillaume de Malmesbury, falsa quadam severitate condiens, ad facetias revocabat, audientium rictus cachinno distendens ». Et ils ne tarissent pas en anecdotes qui nous le montrent sous ces divers aspects[2].

C'est sans doute à la surprise provoquée par ce singulier contraste entre sa condition sociale et le tour d'esprit manifesté par ses œuvres que nous devons de pouvoir lire ses vers, aujourd'hui vieux de huit cents ans, les plus anciens de tous les vers lyriques écrits dans une langue moderne. Quand, vers le milieu du XIIIe siècle, on se mit à former des anthologies de la poésie provençale, il s'était conservé des œuvres de Guillaume une portion

1. C'est évidemment le mot « preuz » que le chroniqueur latinise ainsi.

2. La plupart des textes relatifs à l'histoire de Guillaume ont été réunis par Hauteserre (voir ci-dessous p. v, n. 4) et par M. Sachse ; les plus importants relatifs à son activité littéraire ont été cités *in extenso* par Chabaneau, *Biographies des Troubadours*, p. 6. — Ginguené a donné au tome IX de *L'Histoire littéraire* (p. 37) un bon résumé des notices historiques antérieures.

notable[1] et assez répandue pour avoir pu entrer dans des recueils de provenance très diverse.

II. ÉDITIONS ET TRAVAUX ANTÉRIEURS. — Guillaume IX est aussi un des poètes provençaux qui ont été le plus souvent cités par les critiques modernes. Les historiens du XVIIe et du XVIIIe siècle qui le rencontrèrent sur leur route furent informés de son talent poétique, mais ils mentionnèrent ses œuvres sans les avoir lues.

Tel est le cas, par exemple, de Besly (1637), qui emprunte manifestement à Guillaume de Malmesbury et Orderic Vital tout ce qu'il sait de Guillaume poète[2]. Caseneuve, qui affirme avoir « veü sous le nom de comte de Poitiers tout plein de beaux vers dans l'ancien recueil de poésies provençales[3] », s'était évidemment borné à les « voir », sans aller jusqu'à les lire. Le premier qui paraît avoir eu ce courage fut le jurisconsulte toulousain Dadin de Hauteserre, qui inséra deux pièces complètes de Guillaume dans son *Histoire d'Aquitaine* ; c'est peut-être pour se faire pardonner cette témérité qu'il les traite de « bagatelles puériles et séniles[4] ».

Cette conscience ne devait pas se retrouver chez tous les érudits du XVIIIe siècle. Crescimbeni, qui considère Guillaume comme le plus ancien des « verseggiatori », lui attribue (d'après une fausse interprétation du célèbre passage d'Orderic Vital) « il viaggio di Gerusalemme » et des poésies amoureuses[5]. On comprend que les véné-

1. Sur les pièces perdues, voy. plus loin, p. VIII.
2. *Histoire des comtes de Poitou et ducs de Guyenne*, Paris, 1647, p. 121.
3. *L'Origine des Jeux fleureaux* (sic), Toulouse, 1659, p. 39. Ce livre avait été écrit longtemps avant sa publication, l'auteur étant mort en 1652.
4. *Rerum aquitanicarum libri quinque... a Clodoveo ad Eleënoram* (sic) *usque, autore Ant. Dadino Alteserra, antecessore tolosano*, Toulouse, 1657. Les deux pièces de Guillaume (XI et V de cette édition) sont aux p. 499 et 501 ; elles sont exactement reproduites (sauf de nombreuses fautes de lecture et quelques lettres omises par pudeur au v. V, 79) d'après le ms. *C*, qui se trouvait alors à Toulouse ; c'est évidemment à ce manuscrit, le seul connu des érudits méridionaux, que se rapportent les paroles de Caseneuve citées plus haut. S'il publie ces vers, c'est, dit Hauteserre, « in gratiam antiquitatis, quæ etiam puerilibus et anilibus nugis gratiam et auctoritatem conciliat » ; il qualifie la pièce V de « amatorium ac perineptum carmen ».
5. *Dell' istoria della volgar poesia*, éd. de Venise, 1731, I, 6.

rables Bénédictins qui compilèrent l'*Histoire de Languedoc* n'aient pas cru devoir lire toutes les poésies de Guillaume; les quelques lignes qu'ils leur consacrent nous les montrent au reste fort bien informés [1]; ceux de leurs confrères qui rédigèrent le tome XI de l'*Histoire littéraire* (1759) [2] ne crurent pas devoir faire davantage : ils s'occupent longuement de Guillaume comme personnage historique, mais ne consacrent à « ses écrits » qu'une page, empruntée tout entière à Crescimbeni et à D. Vaissete; les renseignements donnés par ce dernier sont au reste reproduits assez inexactement [3].

Les articles de Millot et Papon, fondés l'un et l'autre sur l'étude directe des textes [4], sont également agréables et intelligents, le premier plus riche en remarques littéraires, le second en observations historiques qui conservent encore leur intérêt. Quand l'Institut reprit, en 1808, l'œuvre interrompue des Bénédictins, on comprit sans doute qu'une histoire qui s'intitulait « littéraire » devait au plus ancien des poètes lyriques en langue vulgaire mieux que les vingt lignes du tome XI; Ginguené, qui fut chargé de combler cette lacune, s'acquitta fort mal de sa tâche : il ne fait guère que répéter, en d'autres termes, l'article de Millot, se bornant, en fait d'additions, à citer, en cinq ou six fragments, une vingtaine de vers [5].

La publication presque intégrale des textes par Raynouard (1818-20) et Rochegude (1819) allait enfin permettre à Diez d'écrire un article approfondi, vrai modèle, en sa brièveté, de pénétration et de

1. *Hist. de Languedoc*, t. II (1733), 247 (éd. Privat, III, 411). Ils avaient lu les deux pièces publiées par Hauteserre, vu nos deux mss. *I* et *E* et lu au moins la biographie qui se trouve dans le premier.

2. Réimp. Palmé, p. 37-44. Les auteurs sont D. Taillandier, Clémencet et Clément.

3. Ils renvoient bien à un des mss. cités par D. Vaissete (*I*), mais ils n'avaient certainement pas ouvert ce ms., car ils prétendent que Guillaume y « est placé à la tête de ces poètes [provençaux] et tient le premier rang dans ce recueil »; or la pièce de Guillaume est à la p. 142.

4. Millot, *Histoire littéraire des troubadours* (1774), I, 1-17; Papon, *Histoire générale de Provence*, II (1778), p. 422-30. Tous deux ont travaillé sur les copies de Sainte-Palaye; ils ont ignoré l'un et l'autre nos pièces II et X, dont la première ne se trouve que dans le ms. *N* (alors à Toulouse, dans la collection Mac-Carthy), la seconde dans ce ms. et dans *a*.

5. *Hist. littéraire*, t. XIII (1814), p. 42-7.

sens littéraire [1] ; celui de Fauriel [2], moins précis et moins juste, lui est, en somme, quoiqu'il contienne des remarques d'une portée plus générale, bien inférieur ; les traductions de Diez, quoique versifiées, sont surtout beaucoup plus exactes [3].

Il ne me reste à mentionner que deux dissertations parues en Allemagne : celle de Carl Barth [4] est sans valeur ; celle de Max Sachse [5], outre des recherches historiques qui n'apportent rien de nouveau, contient sur quelques points des remarques intéressantes.

Ce fut Adalbert von Keller qui tenta, pour la première fois, de réunir les œuvres de Guillaume IX. Il en donna en 1848 une sorte d'*editio privata*, tirée à très petit nombre d'exemplaires [6] ; deux ans après il en publia une seconde, en collaboration avec Ludwig Holland [7]. Cette édition, au reste médiocre et incomplète [8], est depuis longtemps épuisée.

1. *Leben und Werke der Troubadours*, 1829, p. 3-16. Diez a ignoré, comme Millot et Papon (voy. p. VI, n. 4), les pièces II et X. — Dans ses *Osservazioni sulla poesia dei trovatori*, qui parurent la même année que l'ouvrage de Diez, Galvani a traduit et cité quelques fragments de Guillaume IX (pp. 28, 46, 517).

2. *Histoire de la poésie provençale*, 1847, I, p. 452-75. On sait que cet ouvrage se compose de leçons professées en 1831-3. Fauriel, par une erreur de calcul, dit n'avoir connu que huit pièces. Il ne paraît pas avoir consulté l'ouvrage de Diez, bien qu'il l'ait mentionné dans sa leçon d'ouverture (*ibid.*, p. VIII).

3. Raynouard (*Choix*, II, p. LXVIII) avait aussi donné une sorte de paraphrase de la pièce XI ; mais il est manifeste qu'il a visé plutôt à l'élégance qu'à l'exactitude.

4. *Ueber das Leben und die Werke des Troubadours Wilhelm IX, Grafen von Poitiers*, Hildesheim, 1879.

5. *Ueber das Leben und die Lieder des Troubadours Wilhelm IX, Graf von Poitou*, Leipzig, 1882.

6. *Lieder Guillems IX, Grafen von Peitieu...* hersg. v. Ad. Keller, für den Herausgeber gedruckt bei L. F. Fues ; Tübingen, Zu Weihnachten 1848, in-8 de 12 p.

7. *Die Lieder Guillems IX, Grafen von Peitieu...* hersg. v. W. Holland und Ad. Keller ; Tübingen, Fues, 1850, in-8 de 32 p.

8. Il lui manque les pièces II et X et les deux premières strophes de V ; elle a en plus la poésie *Enaissi cum son plus car* (Bartsch, *Verzeichniss*, 457, 12). Nullement critique, elle n'est même pas fondée sur une étude personnelle et complète des mss ; Keller eut à sa disposition, outre une copie complète de *C* et une partielle de *E* (exécutées par Michelant), quelques extraits de ce dernier ms. communiqués par Diez (p. 4, 5, 30) ; dans les notes, aux leçons des mss, sont mêlées, sans utilité, celles de différentes éditions, lesquelles ne sont souvent que des fautes de lecture.

Sur les onze pièces qui nous restent, neuf ont été publiées, après revision des manuscrits, dans les anthologies de Bartsch et de MM. Appel et Crescini [1]. J'ai pensé néanmoins qu'une édition vraiment critique, fondée sur l'étude attentive de tous les manuscrits, serait la bienvenue et j'ai donné cette édition en 1905 [2]. Je la republie ici avec quelques améliorations ; celles-ci sont dues presque toutes aux critiques qui ont bien voulu s'occuper de mon premier travail.

III. Œuvres apocryphes ; pièces perdues. — Les questions d'authenticité ne nous arrêteront pas longtemps. M. Suchier a montré dès 1874 [3] que Guillaume n'avait en rien contribué à la composition du jeu parti *N' Ebles, aram digatz*, que Bartsch avait fait entrer dans la liste de ses œuvres (183, 9). C'est aussi à tort que le ms. *C* lui donne la pièce *Enaissi cum son plus car* (457, 12), revendiquée pour Uc de Saint-Circ par six mss. ; M. Sachse a fait valoir, en faveur de l'attribution à ce dernier, des raisons qui me paraissent décisives [4].

Quant aux autres pièces, je les attribue à Guillaume d'après le témoignage des mss., qu'il n'y a pas lieu de suspecter ; pour huit d'entre elles, ces manuscrits appartiennent à des familles différentes, dont l'accord a un grand poids ; les deux autres (II, III) ne portent son nom que dans un ms. unique, il est vrai ; mais elles se rattachent étroitement, par leur forme, à une autre (I), sûrement authentique et portent, pour ainsi dire, leur marque de fabrique [5].

Mais les onze pièces que je réimprime ici n'étaient pas les seules que Guillaume eût composées ; Orderic Vital nous dit qu'au retour de sa croisade il se plaisait à raconter « devant les princes, les grands et les assemblées chrétiennes, en vers rythmiques, avec de joyeuses modulations, les misères de sa captivité ». La mention des « modu-

1. Bartsch : pièces II, VI, VIII, XI ; Appel : I, IV, V, VIII, IX, X ; Crescini : I, XI.

2. *Annales du Midi*, XVII, 161-217.

3. *Jahrbuch für rom. und engl. Literatur*, XIV, p. 120.

4. *Op. cit.*, pp. 38-43. Les observations sur le mot *vers*, opposé à *chanso* (v. 40), doivent être supprimées, *vers* représentant là verus, non versus.

5. Dans *a* une seconde version de *X* est attribuée (p. 241) à Jaufré Rudel ; mais cette attribution est contredite plus haut par le même ms. (p. 202), ici d'accord avec *N*.

lations », le fait que Guillaume récitait lui-même ces vers prouve qu'il s'agit ici, non d'une sorte de chanson de geste, comme on l'a cru parfois [1], mais d'une poésie de courte haleine, lyrique de forme, quoique narrative par le contenu, assez analogue sans doute à notre pièce V.

On a souvent cité le passage où Guillaume de Malmesbury prétend que le comte de Poitiers avait eu l'idée, aussi extravagante que scandaleuse, de fonder à Niort, sur le modèle des monastères de Chartreux, certaine « abbatiam pellicum ». M. Rajna a fort bien montré [2] que le chroniqueur avait pris pour une réalité une fantaisie de poète, et que nous avons là simplement une allusion à une pièce perdue, qui, contenant des noms propres, put bien en son temps causer quelque scandale.

Je me demande si ce n'est pas de la même façon qu'il faut interpréter deux autres passages très analogues. Le même historien raconte que Guillaume avait fait peindre sur son bouclier l'image d'une vicomtesse, sa concubine, « perinde dictitans se illam velle ferre in prælio, sicut illa portabat eum in triclinio ». Je ne pense pas que Guillaume, malgré le sans-gêne de sa conduite, ait osé pousser le cynisme jusqu'à arborer sur ses armes le portrait d'une femme de qualité, enlevée à son légitime époux ; l'idée a pu être exprimée au contraire dans une de ces facétieuses gasconnades comme nous en avons gardé quelques-unes ; et l'antithèse même dont le chroniqueur nous a conservé le souvenir ne fournissait-elle pas à une pièce de ce genre un trait final tout à fait réussi ?

M. Chabaneau a conjecturé avec vraisemblance [3] que notre Guillaume pourrait bien être le héros d'une anecdote racontée par Étienne de Bourbon, au sujet d'un certain comte de Poitiers, lequel, s'étant déguisé pour faire différents métiers et en comparer les agréments, aurait fini par donner la palme à celui des marchands fréquentant les foires, « qui intrant tabernas, in quibus inveniunt promptas et

1. Millot, *op. cit.*, p. 16. M. Sachse (p. 21 n.) rappelle que Guillaume n'a pas été fait prisonnier et veut prendre *captivitas* au sens moderne (a. fr. *chaitiveté*), comme synonyme de *miserias*. Mais il se peut que le chroniqueur n'ait eu de la pièce en question qu'une connaissance assez vague.

2. *Romania*, VI, 249 ss. ; cf. Chabaneau, *op. cit.*, p. 7.

3. *Revue des langues romanes*, XXIII, 98.

paratas quas volunt delicias », et qui seraient parfaitement heureux, si ne survenait bientôt la cruelle nécessité de solder la note de leurs dépenses. N'est-ce pas là encore une fantaisie purement poétique et qui pouvait fournir matière à de jolis développements?

IV. Langue et versification. — La langue de Guillaume IX est, à quelques traits près, celle des autres troubadours : ce sont uniquement ces traits particuliers que nous nous proposons de relever.

L'un des plus frappants consiste en ce que *é* [fermé] latin, qui reste *é* dans le provençal commun, se transforme en *ei* ; en effet, les mots venant de *é* pur riment avec ceux qui remontent à *é* + *y* (= *ei* en provençal commun) [1]. Cette confusion, qui ne s'observe dans aucun des dialectes méridionaux, est fréquente chez les troubadours, quel que soit leur pays d'origine [2] ; elle se trouve aussi dans plusieurs textes épiques, comme *Girart de Roussillon* et *Aigar et Maurin* [3].

Un autre trait non moins caractéristique est la vocalisation de *l* (ou *ll*) finale après *a* (IV *passim*, VII 39). Cette vocalisation, fréquente chez les troubadours les plus anciens, paraît avoir été évitée par ceux du XIIIe siècle [4].

Dans le premier de ces traits, on a voulu voir une influence « française [5] ». Ce n'est pas assez dire ; ce n'est pas à un dialecte quelconque du Nord que Guillaume le doit, mais à celui-là même qui était parlé dans la capitale de ses Etats. La transformation de *é* en *ei* est en effet normale en Poitou comme en Saintonge [6].

1. II : *mei*, *trei*, *crei*, *fei*, *mercei*, *conrei*, *palafrei* ; III : *conreis* (écrit *conres*), *agueis*, *preis*, *deveis*, *treis*, *espeis*, *seis*. Dans la pièce III la graphie par *e* a subsisté pour plusieurs mots (M. Sachse a eu le tort d'y voir de simples assonances), mais l'exemple de la pièce II nous autorise à rétablir partout *ei*.

2. Par ex. Cercamon (n° III de l'éd. Dejeanne), Marcabrun, B. de Ventadour, B. de Born, Sicart de Marvejols (Raynouard, IV, 191).

3. Voir éd. Brossmer (*Romanische Forschungen*, XIV), p. 21.

4. Voir *Aigar et Maurin*, les tableaux des rimes placés à la suite des dissertations de Harnisch et Mann (*Ausgaben und Abhandlungen*, n°s XL, XLI) et le livre d'Erdmannsdœrffer, *Reimwörterbuch der Troubadours*, Berlin, 1897.

5. Crescini, *Manualetto provenzale*, 2e éd., 1905, p. 8.

6. Gœrlich, *Die südwestliche Dialekte der langue d'oïl* (dans *Französische Studien*, III), p. 38. En limousin ancien, *é* reste *é* ; le son *ei*, fréquent en limousin moderne, provient de *é* libre, de *é* + *s* devant consonne, ou du suffixe -ensem

Le second pourrait passer pour un gasconisme ; mais, chez les troubadours gascons eux-mêmes, il serait le seul, et on ne voit pas, si le dialecte gascon avait joui d'une prééminence littéraire, pourquoi Guillaume lui aurait fait ce seul emprunt ; cette particularité se trouve au reste chez des troubadours qui n'ont rien à voir avec la Gascogne [1]. Il reste donc qu'il soit, comme le premier, un poitevinisme [2].

Ce ne sont pas, au reste, les seuls. J'en vois un autre dans cette forme *joy*, si intéressante pour l'histoire des origines de la poésie de cour. Le limousin, s'il change *g* latin en *j* devant *a*, garde la diphtongue *au* ; le poitevin, au contraire, connaît le changement de *g* en *j* et celui de *au* en *o* [3].

C'en est un autre enfin, et très caractéristique, que l'infinitif *guabier* (VI 43), auquel il faut sans doute ajouter *doblier (ib.* 52). Ces infinitifs en *-ier* sont de véritables barbarismes, même en poitevin : la « loi de Bartsch » ne s'exerçant pas dans ce dialecte, les infinitifs même où l'*a* est influencé par un *yod* sont en *e* pur. Mais c'est un fait que ces formes hybrides en *-ier* ont été usitées en Poitou : on les trouve, par exemple, dans une chanson de Richard Cœur-de-Lion, lui aussi comte de Poitiers [4]. On peut supposer que les écrivains du Poitou, connaissant, dans les dialectes plus septentrionaux, l'existence

(voir Chabaneau, *Grammaire limousine*, p. 25 et 249). — C'est ce qu'a déjà remarqué M. R. Karch, *Die nordfranzösischen Elemente im Altprovenzalischen* (diss. de Heidelberg), Darmstadt, 1901, p. 26

1. On pourrait y voir, chez B. de Born et G. de Puycibot, un limousinisme; mais cette explication ne serait pas valable pour Peire Vidal, Rambaut d'Orange et A. de Pegulhan (Mahn, *Gedichte*, 604) ; je ne parle pas de Jaufré Rudel, chez qui on pourrait voir là une influence gasconne.

2. La vocalisation de *l* finale est normale en Poitou, Aunis et Saintonge (Gœrlich, *op. cit.*, p. 20).

3. Cf. *poy* de p a u c u m, relevé par M. Gœrlich dans le *Turpin* saintongeais ; M. Settegast, qui a étudié d'une façon si complète l'emploi du mot (*Joi in der Sprache der Troubadours*, etc., dans *Berichte über die Abhandlungen der sächs. Gesellsch. der Wissensch.*, t. XLI, 1889), n'en a pas recherché avec précision l'origine. Il suppose (p. 152) que *joi*, *jai*, *gaug* appartiennent à trois dialectes méridionaux. M. Crescini (*Man.*, p. 22) attribue *joi* à une influence française. De même M. Karch, *op. cit.*, p. 27.

4. Brakelmann, *Les plus anciens chansonniers français* (*Ausgaben*, n° XCIV), p. 22. Il y en a aussi quelques exemples dans le ms. B de *Girart de Roussillon*, que M. P. Meyer ocalise au sud du Poitou.

d'infinitifs en *-ier*, ont accepté ces formes pour la commodité de la versification et leur ont même donné une extension fautive [1].

Je citerai enfin *enclostre* (VIII 19) et *retenir* (IX 33) ; le premier de ces deux mots est conforme à la phonétique poitevine ; le second a dû être emprunté à un dialecte septentrional quelconque ; on sait qu'il s'est perpétué dans la langue des troubadours [2].

Il y a dans la pièce VIII (str. IV) quelques formes qui méritent d'être relevées, quoiqu'elles n'aient pas d'intérêt au point de vue dialectal ; *deslonja*, *ponja* (au lieu de *deslonha*, *ponha*) [3] ont dû être appelés par la rime : ces deux graphies doivent au reste représenter des sons à peine différents.

Cette influence très sensible du dialecte du Poitou sur la langue courtoise explique les noms de « son poitevin », « chanson poitevine », qui sont souvent donnés à des poésies provençales [4].

La versification, chez un poète aussi ancien que Guillaume, présente un intérêt tout particulier. Voici d'abord le tableau des formes de strophe qu'il a employées (les italiques désignent les rimes féminines) :

I, II, III :	11 a 11 a 14 a.	
IV, VII :	8 a 8 a 8 a 4 b	8 a 4 b.
V :	8 a 8 a 8 a 4 b	8 x 4 b.
VI :	8 a 8 a 8 a 8 a	4 b 8 a 4 b.
VIII :	7 *a* 7 *a* 7 *a* 7 b	7 *a* 8 b.
IX .	abba ab	(vers de 8 s.).
X :	aab cbc	(id.)
XI :	aaab	(id.)

1. Cette explication est un peu différente de celle qu'a donnée M. P. Meyer (*Daurel et Beton*, p. XLVII). On sait que les mêmes fautes se trouvent aussi dans ce poème, dans *Aigar et Maurin*. *Fierabras* et la *Chanson de la Croisade*. Si l'épopée méridionale s'est formée, comme il est vraisemblable, dans une région limitrophe du Nord, il n'est pas étonnant d'y trouver des emprunts, même fautifs, aux parlers septentrionaux.

2. C'est ce que constate R. Vidal (éd. Stengel, p. 87) ; cf. Appel, *Chrest.*, XXXV. La forme *iure* (: *escriure*, etc.) n'est pas septentrionale et M. Karch (p. 31) a tort de la citer. — *Estug* serait plus correct que *estuy* (IV, 41).

3. *Conja* se trouve fréquemment à côté de *conda*, *cuenhda* (voir Appel, *Gloss.*).

4. Voir *Romania*, XIII, 21, et XXII, 376. Je ne vois pas, je l'avoue, sur

On remarquera qu'aucune de ces formes n'est soumise à la loi de la tripartition, qui bientôt s'imposera d'une façon presque absolue à la lyrique méridionale. Celle de la pièce IX, l'une des compositions le plus nettement courtoises, s'en rapproche, à vrai dire, puisque les deux « pieds » se correspondent inversement ; mais la *coda* ne s'y oppose pas nettement, offrant le même nombre de vers et les mêmes rimes.

Toutes les autres formes sont des variantes de deux types très simples et fort anciens, dont ce n'est pas ici le lieu de rechercher l'origine.

Les pièces I, II, III sont conçues dans la forme du couplet monorime, commune, au début, à la poésie épique et à la poésie lyrique, mais qui devait nécessairement, dans cette dernière, se composer d'un nombre fixe de vers. Pour bien marquer la fin du couplet, le troisième vers est ici plus long que les autres. La pièce XI nous offre une variété de cette forme, où la fin du couplet est marquée par un vers de rime différente (laquelle est unique pour toute la pièce) qui tient la place d'un ancien refrain.

Toutes les autres pièces, sauf une (X), nous offrent des variantes de la forme très simple, probablement d'origine populaire comme la précédente, en *aaab ab*, où il est légitime de voir une transformation de la strophe monorime suivie de refrain [1]. Dans la pièce V, qui reproduit probablement la forme primitive, le v. 5 ne rime pas, sauf quand la rime se présente d'elle-même : il serait donc légitime de considérer les v. 5-6 comme n'en formant qu'un et tenant la place d'un ancien refrain, composé d'un long vers [2].

Dans la forme de la pièce X on peut voir une modification de la

quoi se fonde l'opinion, généralement admise, que Guillaume a composé en limousin, ou du moins que le limousin est le fond de sa langue (Sachse, p. 10). Chabaneau était aussi très affirmatif sur ce point (*Revue des langues rom.*, XXXV, 382). Pourtant je ne trouve aucun limousinisme attesté par la rime, et dans le corps même des vers je ne vois guère à relever que le changement dans certains mots (caractéristiques, il est vrai, comme *chantar*, *jauzir*, qui, au reste, serait en limousin *jauvir*), de *c*, *g* en *ch*, *j* devant *a*.

1. Sur cette forme, voir Diez, *Altrom. Sprachdenkmale*, p. 122, et mes *Origines de la poésie lyrique*, p. 397.

2. A noter dans VIII la présence d'une sorte de refrain intérieur (le mot *am* au v. 4 de chaque couplet).

forme en question, où la tête de la strophe serait réduite à deux vers, les trois derniers formant une *cola* s'ajoutant à l'ancien vers-refrain, qui se trouve ramené au milieu de la strophe ; on peut y chercher aussi une modification de la vieille « strophe couée » (aab ccb) dont le premier membre seul aurait été conservé [1].

Au point de vue de la liaison des couplets par la rime, nous avons des *coblas singulars* dans V (où les deux rimes changent), dans IV, VII, VIII, XI (où la rime en b est unique), des *coblas doblas* dans VI, des *coblas unissonans* dans IX, dont j'ai déjà noté le caractère nettement courtois ; dans X, nous avons deux séries de strophes (2 + 3), mais la seconde offre, dans un autre ordre, les mêmes rimes que la première (a, b, c devenant respectivement c, a, b).

Les formes de vers sont peu nombreuses : c'est le vers de 8 syllabes, si fréquent dans les plus anciennes poésies, qui est en majorité ; il est employé seul dans IX, X, XI, associé au vers de 4 dans IV, V, VI, VII, au vers de 7 dans VIII. Ce vers est partout masculin. Il est remplacé par un vers féminin dans VIII [2].

Les vers employés dans les pièces I-III, sont particulièrement intéressants, à cause de leur rareté. Ce sont des vers à mouvement trochaïque, ceux de onze syllabes coupés en 7 + 4, ceux de quatorze en 7 + 7 [3]. La façon dont est traitée la césure est particulièrement notable, étant tout à fait différente dans ces deux types.

Vers de 11 s. : dans la pièce I, sur 18 v. il y a 15 exemples de césure masculine, 2 de césure à l'italienne, c'est-à-dire où une atone finale est comptée dans l'hémistiche suivant (7, 8) [4]; dans la pièce II,

1. Je ne sais comment Sachse (p. 44) a pu rattacher VIII aux formes courtoises.

2. Il semble que le vers féminin de 7 s. ait été longtemps considéré (la syllabe atone n'étant pas vraiment muette) comme l'équivalent du vers masculin de 8; nous avons, comme ici, l'association de ces deux sortes de vers dans une pièce de Cercamon (I de l'éd. Dejeanne), et, ce qui est plus singulier, dans un poème didactique, le *Breviari* d'Ermengau.

3. On sait que Bartsch (*Zeitschrift für rom. Phil.*, II, 195) a voulu leur attribuer une origine celtique ; il a été réfuté par d'Arbois de Jubainville et G. Paris (*Romania*, IX, 177). De nombreux exemples en ont été réunis par Diez (*Altrom. Sprachdenkmale*, p. 123), Bartsch (*loc. cit.*) et moi-même (*Origines*, 343).

4. Le v. 14, où l'atone est élidée, ne rentre dans aucun des deux cas.

sur 14 v. il y a 8 cés. masc., 5 cés. à l'italienne ; dans la pièce III, sur 12 v., 9 cés. masc., 3 cés. à l'italienne. Dans aucune des pièces, il n'y a de césure épique.

Vers de 14 s. : ici, au contraire, la césure épique est fréquente, et complètement absente la césure à l'italienne. Dans I (9 v.), 2 cés. ép., 7 cés. masc. ; dans II (8 v.), 7 cés. ép., 1 cés. masc. (douteuse, au v. 18) ; dans III (7 v.), toutes cés. épiques (sauf peut-être au v. 19)[1].

Il y a chez Guillaume, comme chez tous les anciens poètes, un certain nombre d'allitérations, mais elles ne sont ni assez nombreuses, ni assez frappantes pour qu'on puisse leur attribuer un caractère intentionnel ; M. Sachse, au reste, les a déjà relevées (p. 52).

Le même critique a cru découvrir des assonances dans III ; j'ai déjà dit (p. x, n. 1) qu'il s'était trompé[2]. Il y en a pourtant, mais ailleurs ; elles sont presque toutes dans la pièce V, dont la versification présente, on l'a vu, d'autres traces de négligence : *alberguem* 33, *apareillem* 75 (: *en*), *valor* 59 (: *os*), *ves* (corr. *velz*) 70 (: *es*). On peut encore signaler le v. 81, où *coregz* serait plus correct que *corretz* ; mais cette altération, très légère, peut être mise sur le compte de la rime. Dans les autres pièces, je ne relève que *bellasor* IV 35 (: *ort*) et *aizi* VII 29 (: *is*)[3]. Dans VI (str. v, vi) et IV (str. vi *bis*, dans *E*), la 3e pers. sing. du futur rime avec des *a* fermés ; mais cela constitue à peine une licence ; plusieurs poètes associent à cette rime non seulement les monosyllabes en *a* (ou leurs composés), mais les 3èmes pers. des futurs (composées avec habet)[4].

Je citerai encore quelques exemples intéressants d'hiatus, de *o* (II 5), de *a* (IX 36), de *e* (X 10), et de synérèse (*no ama*, V 8 : *co's*, IX 14).

1. Cette question de la césure avait déjà été traitée par Bartsch (*loc. cit.*) et Sachse (p. 49) ; si je l'ai reprise, c'est que l'exposition du premier est incomplète, celle du second assez confuse.

2. Il y a quelques fautes contre la déclinaison, qu'il faut évidemment attribuer aux exigences de la rime : I 13 ; V 9, 59 ; VI 62.

3. Le mot termine le cinquième vers qui, dans la pièce V, n'a généralement que des assonances.

4. Voy. Erdmannsdœrffer, *op. cit.*, p. 75.

V. Le poète. — Diez[1] partage les poésies de Guillaume en trois catégories selon que l'inspiration en est « sensuelle », « tendre » ou « sérieuse ». J'adopte cette division en y faisant rentrer les deux pièces que Diez n'a pas connues. Le dernier groupe ne comprend qu'une pièce (XI) ; le second se compose des pièces que nous appellerions plutôt « courtoises » (VII-X). Je réunis dans le premier des pièces que M. Sachse[2] sépare à tort, c'est-à-dire les trois « romances » commençant par *Companho* (I-III), le coq-à-l'âne (IV) et les deux amusantes gasconnades (V, VI) qui ne s'en distinguent que par la forme et sont d'inspiration très analogue.

Il serait bien intéressant de savoir ce qui, dans ces dernières pièces, appartient en propre à Guillaume, ce qui remonte à une tradition antérieure. Le comte de Poitiers, malgré ses dons très réels d'imagination, n'est pas l'auteur de toutes les bizarres fantaisies dont riaient à gorge déployée ses « compagnons », sans doute des compagnons de table et de débauche. L'équivoque sur laquelle repose la pièce I était connue dès l'antiquité ; la pièce V repose sur un conte qui devait être, comme l'a indiqué Diez, repris par Boccace[3]; lieux communs aussi, les vantardises qui forment le début de la pièce VI, les non-sens contrastés qui remplissent la pièce IV, et probablement enfin les plaisanteries (II) sur l'inutilité des précautions prises par certains maris[4]. Il reste donc une somme d'invention assez mince, et les plus folles imaginations de ce jongleur couronné nous apparaissent comme des variations sur des thèmes connus.

Ce qui est plus intéressant, c'est de découvrir, « en germe », comme Diez l'a fort bien dit, les principaux traits ou lieux communs qui caractériseront bientôt la poésie de cour, et même certaines expressions dont elle usera jusqu'à son extrême déclin.

L'espèce d'exaltation mystique qui a pour cause et pour objet à la fois la femme aimée et l'amour lui-même était déjà désignée sous

1. *Op. cit.*, p. 7.
2. *Op. cit.*, p. 28 et 31.
3. *Décaméron*, III, 1.
4. Des réflexions analogues, présentées sous une forme plus sérieuse et plus âpre, remplissent, on le sait, les poésies de Marcabru, et ne sont pas rares dans celles des premiers troubadours (Cercamon par exemple).

le nom de *joi* ; l'hymne enthousiaste que le poète entonne en son honneur (IX) et qui est une de ses productions les plus réussies, suppose naturellement l'existence de la chose et du mot. Dès cette époque existait aussi l'assimilation du « service » amoureux au service féodal[2]. Dès cette époque, enfin, étaient fixées les attitudes respectives de la femme aimée et de l'amant : l'une, dédaigneuse, inexorable (VII, str. II, III ; VIII I ; IX 44 ; X 7-9) ; l'amant repoussé (VII, str. II, III), timide au point de n'oser se déclarer (IX 46 ; X 10)[3], comptant sur la patience comme le meilleur moyen d'arriver à ses fins (VII, str. II) : déjà la femme est louée pour ses qualités mondaines (IX 21) et l'amour est considéré, pour l'homme, comme la source de ces mêmes qualités (VII 33-6). Mais, d'autre part, les idées ne sont pas encore poussées au point d'être ridicules ou déraisonnables : Guillaume ne parle nulle part de son indignité et ne se répand point en humbles protestations. Non seulement l'amour ne se donne pas comme platonique, mais l'expression du désir sensuel revêt des formes très crues, parfois presque brutales (VIII, str. III ; X 24 ; cf. IX 6)[4]. Elle commençait enfin à s'imposer, cette convention, qui devait devenir si tyrannique, de commencer les chansons d'amour par la description d'une saison, particulièrement du printemps[5].

De ces remarques, on peut conclure avec certitude que les conditions sociales d'où sortit la poésie courtoise existaient avant le début du XIIe siècle ; cette poésie en effet avait dès lors ses principaux lieux communs, sa langue, ses formules. Que Guillaume IX n'ait point été le premier des troubadours, c'est ce qu'on a inféré depuis longtemps de la perfection relative de son style et de sa versification[6].

1. On peut lui comparer, au point de vue du mérite poétique, une strophe (X, III) d'une grâce vraiment délicieuse.

2. Voy. E. Wechssler, *Frauendienst und Vassalität*, dans *Zeitschrift für franz. Sprache*, XXIV, 159. L'emploi des expressions *escriure en sa carta* et *retenir* (VIII 8, 26) est tout à fait probant.

3. Cf. les expressions *celar* et *blandir* (IX 39).

4. De même dans la plupart des anciens troubadours : Marcabru, Cercamon et même B. de Ventadour.

5. Sur quatre chansons d'amour, deux commencent par une description du printemps (VII, X), une par une allusion à l'automne (VIII).

6. Millot, I, 16 ; cf. *Hist. litt.*, VII, 130. Chabaneau (*Revue des l.*

Il est extrêmement regrettable que nous ne puissions formuler sur le lieu d'origine et les premières manifestations de cette poésie que de simples hypothèses [1].

VI. Manuscrits. — Les onze pièces de Guillaume nous ont été conservées par les manuscrits suivants :

C = Paris, Bibl. Nat., fr. 856 (pièces I, IV, V, VI, VII, VIII, IX, XI) ;

D = Modène, N, 45 (VI, XI);

E = Paris, Bibl. Nat., fr. 1749 (I, III, IV, VI, VII, IX);

I = — — fr. 854 (XI) ;

K = — — fr. 12473 (XI) ;

N et N^2 = Cheltenham, Bibl. Philipps, 8335 (double copie de II, V, VI, X, XI) ;

R = Paris, Bibl. Nat., fr. 22543 (XI) ;

V = Venise, Bibl. Marc. app. cod. XI (V) ;

a = Modène, Bibl. Estense N, 8,4 (X en deux copies, a^1 et a^2, XI) ;

La pièce VII nous a été aussi conservée dans le *Breviari d'amor* de Matfré Ermengau (α).

Les mss. *C* et *E* ont une source commune [2].

VII. Plan de la présente édition. — Toutes les pièces qui se trouvent dans *C* ont été, malgré les imperfections graphiques de ce ms. [3], reproduites d'après lui, et son texte n'a été écarté que dans les passages manifestement fautifs. Quant aux autres mss., j'en ai donné toutes les variantes utiles, mais je n'ai pas cru devoir

rom., XXXV, 382) suppose que la cour d'Eble de Ventadour était une école de poésie « où s'étaient peut-être formées antérieurement plusieurs générations de poètes ».

1. Je me permets de renvoyer à celles que j'ai développées dans la *Revue des Deux-Mondes* (1er fév. 1903, pp. 669-74).

2. J'ai collationné moi-même tous les mss. de Paris; je dois le texte ou les variantes de *N* à M. Chaytor, de *a* à M. Bertoni, qui a depuis donné une édition diplomatique de ce ms. (*Il Canzoniere provenzale de B. Amoros*, Fribourg, 1911).

3. Les principales sont l'usage fréquent de *lh* pour *l* simple à la fin des mots et l'abus de *y*.

relever toutes leurs variantes graphiques ; j'indique ici en note leurs principales particularités [1].

Les traductions sont trop littérales pour viser à l'élégance ; on comprendra aisément pourquoi je n'ai pas traduit certains passages.

J'ai classé les pièces par genres, plaçant d'abord les pièces badines, en dernier lieu la pièce du ton le plus grave ; elles sont rangées dans chaque groupe en allant des formes les plus simples aux plus compliquées. Voici du reste une table de concordance qui facilitera les comparaisons avec la liste de Bartsch (à gauche sont les numéros de Bartsch, à droite ceux de la présente édition).

1	Ab la doussor	X
2	Be voill que sapchon	VI
3	Compaigno, farai	I
4	— no posc	II
5	— tant ai	III
6	Farai chansoneta	VIII
7	— un vers (= Un vers farai)	IV
8	Mout jauzens	IX
9	*Voir plus haut, p.* VIII.	
10	Pos de chantar	XI
11	— vezem	VII
12	Un vers farai pos (= En Alvernhe)	V

1. *N* (les deux copies ne présentent guère de différences) hésite, à la finale, entre *tz*, *z* et *s*, remplace *-ier* (de -a r i u m) par *-er*, omet *n* caduque, note *n* mouillée par *gn* ou *ign* ; — *D* présente les deux premiers de ces traits, écrit *n* caduque et *t* après *n*, n'écrit presque jamais (comme les autres mss. italiens) *u* après *q* ; — *E* note généralement *l* mouillée par *il*, *ll*, *ill*, *n* mouillée par *in* et *nh*, n'abuse pas de *y*, n'écrit guère *u* après *c*, *g* (devant *a*, *o*, *u*).

Dans *N*, les rubriques ne sont écrites qu'une fois et non répétées en tête de chaque pièce.

I. — Companho, faray un vers ...covinen

I Companho, faray un vers ... covinen :
Et aura·i mais de foudatz no·y a de sen,
Et er totz mesclatz d'amor e de joy e de joven. 3

II E tenguatz lo per vilan qui no l'enten
O dins son cor voluntiers [qui] non l'apren ;
Greu partir si fa d'amor qui la trob'a son talen. 6

III Dos cavalhs ai a ma selha ben e gen ;
Bon son e adreg per armas e valen ;
Mas no·ls puesc amdos tener que l'us l'autre non cossen. 9

IV Si·ls pogues adomesjar a mon talen,
Ja no volgra alhors mudar mon guarnimen,
Que miels for' encavalguatz de nuill [autr'] ome viven. 12

I, I. — Compagnons, je vais composer un « vers »... convenable : j'y mettrai plus de folie que de sagesse, et on y trouvera pêle-mêle amour, joie et jeunesse.

II. — Tenez-le pour vilain celui qui ne le comprend pas ou qui volontiers ne l'apprend pas par cœur ; celui-là se séparera difficilement de l'amour qui le trouvera à son goût.

III. — J'ai pour ma selle deux chevaux, et c'est fort bien ; tous deux sont bons, dressés au combat et vaillants ; mais je ne puis les avoir tous deux [ensemble], car l'un ne peut supporter l'autre.

IV. — Si je pouvais les dompter comme je le voudrais, je ne por-

v Laüns fo dels montanhiers lo plus corren ;
Mas aitan fer' estranhez' ha longuamen,
Et es tan fers e salvatges que del bailar si defen. 15

vi L'autre fo noyritz sa jus, part Cofolen,
Et anc no·n vis bellazor, mon escien ;
Aquest non er ja camjatz ni per aur ni per argen. 18

vii Qu'ie·l doney a son senhor polin payssen ;
Pero si·m retinc ieu tan de covenen
Que s'el lo teni' un an qu'ieu lo tengues mais de cen. 21

viii Cavallier, datz mi cosselh d'un pessamen ;
Anc mais no fuy issarratz de cauzimen :
Ges non sai ab qual mi tengua de N'Agnes o de N'Arsen. 24

terais pas ailleurs mon équipement, car je serais mieux monté en chevaux qu'homme vivant.

v. — L'un fut, parmi les chevaux de montagne, des meilleurs coureurs ; mais il est depuis longtemps farouche et rétif, si farouche et si sauvage qu'il se dérobe à l'étrille.

vi. — L'autre fut élevé là-bas, au delà de Confolens ; jamais vous n'en vîtes, par ma foi, un plus beau ; celui-là, je ne le changerais ni pour or ni pour argent.

vii. — Quand je le donnai à son maître, c'était encore un poulain paissant ; mais je n'abandonnai pas sur lui tous mes droits, et il fut convenu que, pour un an que son maître le garderait, je l'aurais, moi, plus de cent.

viii. — Chevaliers, conseillez-moi dans mon doute ; jamais choix ne me causa plus d'embarras : je ne sais à laquelle je dois m'en tenir, d'Agnès ou d'Arsen.

IX De Gimel ai lo castel e·l mandamen,
E per Niol fauc ergueill a tota gen,
C'ambedui me son jurat e plevit per sagramen. 27

II. — COMPAIGNO, NON PUOSC MUDAR QU'EO NO M'EFFREI

I Compaigno, non puosc mudar qu'eo no m'effrei
De novellas qu'ai auzidas e que vei,
Qu'una domna s'es clamada de sos gardadors a mei. 3

II [E] diz que non volo prendre dreit ni lei,
Ans la teno esserrada quada trei,
Tant l'us no·ill largu[a] l'estaca que l'altre plus no la·ill [plei. 6

III [E]t aquil·l fan entre lor aital agrei :

IX. — J'ai de Gimel le château et tout le domaine, et la possession de Niol me rend fier à la face de tous, car l'un et l'autre m'ont engagé leur foi par serment.

II, I. — Compagnons, je ne puis me défendre de quelque émoi au sujet des nouvelles qui parviennent à mes oreilles et à mes yeux, à savoir qu'une dame en appelle à moi de ses gardiens.

II. — Elle dit qu'ils ne veulent accepter ni droit ni loi (rien entendre), mais qu'ils la tiennent enfermée à eux trois, et que, si l'un lui lâche un peu la courroie, l'autre la lui resserre d'autant.

III. — Tels sont les désagréments qu'ils lui causent : l'un est un

L'us es compains gens a for mandacarrei,
E meno trop major nauza que la mainada del rei. 9

IV [E]t eu dic vos, gardador, e vos castei,
E sera ben grans folia qui no·m crei :
Greu veirez neguna garda que ad oras non somnei. 12

V [Q]u'eu anc non vi nulla domn' ab tan gran fei,
Qui no vol prendre son plait o sa mercei,
S'om la loigna de proessa que ab malvestatz non plaidei. 15

VI [E] si·l tenez a cartat lo bon conrei,
Adoba·s d'aquel que troba viron sei;
Si non pot aver caval ... compra palafrei. 18

VII [N]on i a negu de vos la·m desautrei :
S'om li vedava vi fort per malavei,
Non begues enanz de l'aiga que·s laisses morir de sei ? 21

charmant compagnon, courtois comme un charretier (?) ; et ils mènent beaucoup plus grand bruit que la « mesnie » du roi.

IV. — Et moi, je vous dis ceci, gardiens, et donne ce conseil — et il serait bien fou celui qui ne me croirait pas — : difficilement vous trouverez une garde qui par instants ne sommeille.

V. — Pour moi, je n'ai jamais vu dame de si grande foi qui, si on lui refuse toute convention et tout accommodement, si on l'éloigne de l'honnêteté, ne recoure à de méchants artifices.

VI. — Si vous lui tenez hors de prix la bonne denrée, elle s'arrangera de ce qu'elle trouvera sous sa main; si elle ne peut avoir un cheval, elle achètera un palefroi.

VII. — Nul parmi vous ne me niera ceci : si, pour cause de maladie, on lui défendait le vin fort, il boirait de l'eau plutôt que de se laisser mourir de soif.

VIII [C]hascus beuri'ans de l'aiga que·s laisses morir de ssei.

III. — COMPANHO, TANT AI AGUTZ D'AVOLS CONRES

I Companho, tant ai agutz d'avols conres
Qu'ieu non puesc mudar no·n chan e que no·m pes;
Enpero no vueill c'om sapcha mon afar de maintas res. 3

II E dirai vos m'entendensa de que es :
No m'azauta cons gardatz ni gorcs ses peis,
Ni gabars de malvatz homes c'om de lor faitz non agues. 6

III Senher Dieus, quez es del mon capdels e reis,
Qui anc premiers gardet con com non esteis ?
C'anc no fo mestiers ni garda c'a si dons estes sordeis. 9

IV Pero dirai vos de con cals es sa leis,
Com sel hom que mal n'a fait e peitz n'a pres;
Si c'autra res en merma qui·n pana, e cons en creis. 12

V E silh qui no volran creire mos casteis
Anh·o vezer pres lo bosc en un deveis :
Per un albre c'om hi tailla n'i naison [ho] dos ho treis. 15

VI E quan lo bocx es taillatz nais plus espes,

VIII. — Certes, chacun boirait de l'eau plutôt que de se laisser mourir de soif.

E·l senher no·n pert son comte ni sos ses;
A revers planh hom la tala si·l dampn... 18

VII Tortz es ca... dan noi a...

IV. — Farai un vers de dreyt nien

I Farai un vers de dreyt nien :
Non er de mi ni d'autra gen,
Non er d'amor ni de joven, 3
Ni de ren au,
Qu'enans fo trobatz en durmen
Sobre chevau. 6

II No sai en qual hora·m fuy natz :
No suy alegres ni iratz,
No suy estrayns ni sui privatz, 9
Ni no·n puesc au,
Qu'enaissi fuy de nueitz fadatz,
Sobr' un pueg au. 12

III No sai qu'ora·m suy endurmitz
Ni quora·m velh, s'om no m'o ditz.

IV, I. — Je ferai un « vers » sur le pur néant : il n'y sera question ni de moi ni d'autres gens, ni d'amour ni de noblesse, ni d'autre chose ; je viens de le composer en dormant, sur un cheval.

II. — Je ne sais sous quelle étoile je suis né : je ne suis ni joyeux ni triste, ni revêche ni familier, et je n'en puis mais ; car tel je fus doué par une fée, une nuit, sur une haute montagne.

III. — Je ne sais si je dors ou si je veille, à moins qu'on ne me le

Per pauc no m'es lo cor partitz 15
D'un dol corau ;
E no m'o pretz una soritz,
Per sanh Marsau ! 18

IV Malautz suy e cre mi murir,
E ren no·n sai mas quan n'aug dir ;
Metge querrai al mieu albir, 21
E no sai cau ;
Bos metges er si·m pot guerir,
Mas non, si amau. 24

V Amigu' ai ieu, no sai qui s'es,
Qu'anc non la vi, si m'ajut fes ;
Ni·m fes que·m plassa ni que·m pes, 27
Ni no m'en cau,
Qu'anc non ac Norman ni Frances
Dins mon ostau. 30

VI Anc non la vi et am la fort,
Anc no n'aic dreyt ni no·m fes tort ;

dise. Peu s'en faut que mon cœur n'éclate d'un chagrin mortel ; mais je n'en fais pas plus de cas que d'une souris, par saint Martial !

IV. — Je suis malade et je crois que je vais mourir, et je n'en sais rien (de ma maladie) que ce qu'on m'en dit ; je chercherai un médecin à ma fantaisie, et je ne sais qui [ce sera] ; il sera bon s'il peut me guérir, mauvais, si mon mal s'aggrave.

V. — J'ai une amie, mais je ne sais qui elle est, car jamais, de par ma foi, je ne la vis ; jamais elle n'a fait chose qui m'agrée ou me déplaise, et il ne m'en chaut ; car jamais il n'y eut ni Normand ni Français dans ma maison.

VI. — Jamais je ne l'ai vue et je l'aime fort, jamais elle ne m'a fait

Quan non la vey, be m'en deport, 33
No·m pretz un jau,
Qu'ie·n sai gensor e bellazor,
E que mais vau. 36

VII Fag'ai lo vers, no say de cuy;
E trametrai lo a selhuy
Que lo·m trametra per autruy 39
Lay ves Anjau,
Que·m tramezes del sieu estuy
La contraclau. 42

V. — Farai un vers, pos mi somelh

I Farai un vers, pos mi somelh,
E·m vauc e m'estauc al solelh.
Domnas i a de mal conselh, 3
E sai dir cals :
Cellas c'amor de cavalier
Tornon a mals. 6

droit ni tort ; quand je ne la vois pas, je me passe aisément d'elle, car je n'estime pas cela la valeur d'un coq ; j'en sais une, en effet, plus aimable et plus belle et qui vaut davantage.

VII. — Mon « vers » est fait, je ne sais sur quoi ; je vais l'envoyer à celui qui, par un autre, l'enverra là-bas vers l'Anjou...

V, I. — Je ferai un « vers », puisque je suis endormi et que je marche, tout en restant au soleil. Il y a des dames pleines de mauvais desseins, et je puis vous dire qui elles sont : ce sont celles qui tournent à mal (méprisent) l'amour des chevaliers.

II Domna fai gran pechat mortal
Qe no ama cavalier leal ;
Mas si es monges o clergal, 9
Non a raizo :
Per dreg la deuri' hom cremar
Ab un tezo. 12

III En Alvernhe, part Lemozi,
M'en aniey totz sols a tapi :
Trobei la moller d'en Guari 15
E d'en Bernart;
Saluderon mi simplamentz
Per sant Launart. 18

IV La una·m diz en son latin :
« E Dieus vos salf, don pelerin :
Mout mi semblatz de bel aizin, 21
Mon escient;
Mas trop vezem anar pel mon
De folla gent. » 24

II. — Elle fait un grand péché, un péché mortel, la dame qui n'aime pas un loyal chevalier ; si celui qu'elle aime est un moine ou un clerc, elle a tort : on devrait la brûler sur des tisons ardents.

III. — En Auvergne, de l'autre côté du Limousin, je m'en allais, seul et sans bruit, quand je rencontrai la femme de sire Garin et celle de sire Bernard : elle me saluèrent aimablement, au nom de saint Léonard.

IV. — L'une me dit en son langage : « Dieu vous soit en aide, sire pèlerin ; vous me semblez de fort bonne race ; mais nous voyons aller par le monde bien des fous. »

V Ar auzires qu'ai respondut ;
Anc no li diz ni bat ni but,
Ni fer ni fust no ai mentaugut, 27
Mas sol aitan :
« Babariol, babariol,
Babarian. » 30

VI So diz n'Agnes a n'Ermessen :
« Trobat avem que anam queren.
Sor, per amor Deu, l'alberguem, 33
Qe ben es mutz,
E ja per lui nostre conselh
Non er saubutz. » 36

VII La una·m pres sotz son mantel,
Menet m'en sa cambra, al fornel.
Sapchatz qu'a mi fo bon e bel, 39
E·l focs fo bos,
Et eu calfei me volentiers
Als gros carbos. 42

VIII A manjar mi deron capos,

V. — Or, sachez ce que je lui répondis ; je ne lui dis ni « bat » ni « but », je ne lui parlai ni d'outil ni de manche, mais lui dis seulement : « Babariol, babariol, babarian. »

VI. — Alors, Agnès dit à Ermessen : « Nous avons trouvé ce que nous cherchons. Ma sœur, pour l'amour de Dieu, hébergeons-le, car il est vraiment muet : jamais par lui notre conduite ne sera connue. »

VII. — L'une me prit sous son manteau et me mena dans sa chambre, près du fourneau. Sachez que cela me plut fort ; le feu était bon, et je me chauffai volontiers auprès des gros charbons.

VIII. — Elles me firent manger des chapons ; sachez qu'il y en

E sapchatz ac i mais de dos,
E no·i ac cog ni cogastros, 45
Mas sol nos tres,
E·l pans fo blancs e·l vins fo bos
E·l pebr' espes. 48

IX « Sor, aquest hom es enginhos,
E laissa lo parlar per nos :
Nos aportem nostre gat ros 51
De mantenent,
Qe·l fara parlar az estros,
Si de re·nz ment. » 54

X N'Agnes anet per l'enujos,
E fo granz et ag loncz guinhos ;
Et eu, can lo vi entre nos, 57
Aig n'espavent,
Q'a panc non perdei la valor
E l'ardiment. 60

XI Qant aguem begut e manjat,
Eu mi despoillei a lor grat.

avait plus de deux. Il n'y avait là ni cuisinier ni marmitons, mais nous trois seulement; le pain était blanc, le vin bon et le poivre en abondance.

IX. — « Sœur, cet homme est perfide et se retient de parler à cause de nous : apportons tout de suite notre chat roux, qui le fera parler sans retard, s'il essaie de nous tromper. »

X. — Agnès alla chercher la déplaisante créature : il était gros et avait de longues moustaches. Quand je le vis entre nous, j'en eus peur, et peu s'en fallut que je ne perdisse ma valeur et ma hardiesse.

XI. — Quand nous eûmes bu et mangé, je me dévêtis à leur

Detras m'aporteron lo gat 63
Mal e felon;
La una·l tira del costat
Tro al tallon. 66

XII Per la coa, de mantenen,
Tira·l gat et el escoissen :
Plajas mi feron mais de cen 69
Aqella ves ;
Mas eu no·m mogra ges enguers,
Qui m'ausizes. 72

XIII « Sor, diz n'Agnes a n'Ermessen,
Mutz es, qe ben es conoissen ;
Sor, del banh nos apareillem 75
E del sojorn. »
Ueit jorns ez encar mais estei
En aquel forn. 78

XIV Tant las fotei com auzirets :
Cen e quatre vint et ueit vetz,
Q'a pauc no·i rompei mos coretz 81
E mos arnes;

volonté. Derrière moi elles apportèrent le chat méchant et félon, et l'une le tira le long de mes côtes jusqu'au talon.

XII. — Par la queue, sans retard, elle tire le chat, et lui [me] griffe; je reçus ce jour-là plus de cent plaies; mais je n'eusse pas bougé, quand on eût dû me tuer.

XIII. — « Sœur, dit Agnès à Ermessen, il est vraiment muet, c'est visible. Préparons donc le bain et songeons à nous donner du bon temps. » Huit jours et davantage je restai en ce lieu.

XIV. — .....

E no·us puesc dir lo malaveg,
Tan gran m'en pres. 74

XV Ges no·us sai dir lo malaveg,
Tan gran m'en pres. 86

VI. — Ben vuelh que sapchon li pluzor

I Ben vuelh que sapchon li pluzor
D'est vers si's de bona color,
Qu'ieu ai trag de mon obrador :
Qu'ieu port d'ayselh mestier la flor, 4
Et es vertatz,
E puesc ne traire·l vers auctor
Quant er lassatz. 7

II Ieu conosc ben sen e folhor,
E conosc anta et honor,
Et ai ardimen e paor ;
E si·m partetz un juec d'amor 11

XV. —.....

VI, I. — Je veux qu'on sache s'il est de bonne couleur, ce petit « vers » sorti de mon atelier : c'est que, en ce métier, j'emporte la fleur, en vérité, et j'en prendrai à témoin ce « vers » lui-même, quand il sera lacé.

II. — Je connais bien sagesse et folie ; je connais honte et honneur ; je connais audace et crainte ; et si vous me proposez un jeu d'amour,

No suy tan fatz
No·n sapcha triar lo melhor
D'entre·ls malvatz. 14

III Ieu conosc ben selh qui be·m di,
E selh qui·m vol mal atressi,
E conosc ben selhuy qui·m ri,
E si·l pro s'azauton de mi, 18
Conosc assatz
Qu'atressi dey voler lor fi
E lor solatz. 21

IV Mas ben aya selh qui·m noyri,
Que tan bo mestier m'eschari
Que anc a negu non falhi ;
Qu'ieu sai jogar sobre coyssi 25
A totz tocatz ;
Mais en say de nulh mo vezi,
Qual que·m vejatz. 28

V Dieu en lau e Sanh Jolia :

je ne suis pas si sot que de tous les partis je ne sache choisir le meilleur.

III. — Je connais bien celui qui me dit d'agréables paroles, et tout aussi bien celui qui m'en dit de mauvaises ; je connais bien celui qui me rit, et si les bons se plaisent en ma société, je comprends que je dois, en revanche, désirer leur agrément et leur plaisir.

IV. — Béni soit celui qui m'éleva et qui me rendit si habile que jamais je ne manquai à personne ; je sais, sur un coussin, jouer à tous jeux ; j'en sais plus qu'aucun de mes voisins, tel que vous me voyez (?).

V. — J'en loue Dieu et saint Julien : j'ai si bien appris le plus doux

Tant ai apres del juec doussa
Que sobre totz n'ai bona ma,
E selh qui cosselh mi querra 32
Non l'er vedatz,
Ni us de mi non tornara
Descosselhatz. 35

VI Qu'ieu ai nom « maiestre certa » :
Ja m'amigu' anueg no m'aura
Que no·m vuelh' aver l'endema;
Qu'ieu suy d'aquest mestier, so·m va, 39
Tan ensenhatz
Que be·n sai guazanhar mon pa
En totz mercatz. 42

VII Pero no m'auzetz tan guabier
Qu'ieu non fos rahusatz l'autr'ier,
Que jogav'a un joc grossier,
Que·m fon trop bos al cap primier 46
Tro fuy 'ntaulatz ;
Quan guardiey, no m'ac plus mestier,
Si·m fon camjatz. 49

VIII Mas elha·m dis un reprovier :

des jeux que, par dessus tous, j'ai une bonne main (je m'y distingue); si quelqu'un me demande un conseil, je ne le lui refuserai pas et nul ne me quittera sans emporter un bon avis.

VI. — J'ai pour nom « maître infaillible » : jamais mon amie ne m'aura possédé une nuit qu'elle ne me veuille le lendemain ; je suis, je m'en vante, si bien instruit de ce métier que je puis, grâce à lui, gagner mon pain sur tous marchés.

VII-VIII. — .....

« Don, vostre dat son menudier,
Et ieu revit vos a doblier. »
Fis m'ieu : « Qui·m dava Monpeslier, 53
Non er laissatz. »
E leviey un pauc son taulier,
Ab ams mos bratz. 56

IX Et quant l'aic levat lo taulier,
Empeis los datz,
E·ill duy foron cairavallier
E·l terz plombatz. 60

X E fi·ls fort ferir al taulier,
E fon joguatz. 62

VII. — Pus vezem de novelh florir

I Pus vezem de novelh florir
Pratz o vergiers reverdezir,
Rius e fontanas esclarzir, 3
Auras e vens,
Ben deu quascus lo joy jauzir
Don es jauzens. 6

IX-X. — . . . . . .

VII, I. — Puisque nous voyons de nouveau fleurir les prés et les vergers reverdir, les ruisseaux et les fontaines couler plus clairs, les vents et les brises [souffler plus doucement], il est juste que chacun savoure la joie qui lui est départie.

II D'amor non dey dire mas be.
Quar no n'ai ni petit ni re ?
Quar ben leu plus no m'en cove ; 9
Pero leumens
Dona gran joy qui be·n mante
Los aizimens. 12

III A totz jorns m'es pres enaissi
Qu'anc d'aquo qu'amiey non jauzi,
Ni o faray ni anc no fi, 15
Qu'az esciens
Fas mantas res que·l cor me di :
« Tot es niens. » 18

IV Per tal n'ai meyns de bon saber
Quar vuelh so que no puesc aver,
E si·l reproviers me ditz ver 21
Certanamens :
« A bon coratge bon poder,
Qui's ben suffrens. » 24

V Ja no sera nuils hom ben fis

II. — D'amour je ne dois dire que du bien ; si je n'en ai ni peu ni prou, c'est peut-être que je n'en dois pas avoir davantage ; mais je sais qu'il donne aisément grande joie à celui qui observe ses lois.

III. — Telle a toujours été ma destinée que de ce que j'aimais je n'ai pu jouir ; il en fut, il en sera toujours ainsi, car souvent, au moment où j'agis, j'ai conscience que mon cœur me dit : « Tout cela est vain. »

IV. — Si j'ai moins de joie [que les autres], c'est que je veux ce que je ne puis avoir, et pourtant le proverbe me dit vrai qui dit : « Bon courage produit grand pouvoir, quand on sait patienter. »

V. — Nul ne peut être assuré de triompher de l'amour s'il ne se

Contr'amor si non l'es aclis,
Et als estranhs et als vezis 27
Non es consens,
Et a totz sels d'aicels aizis
Obediens. 30

VI Obediensa deu portar
A motas gens, qui vol amar,
E coven li que sapcha far 33
Faigz avinens,
E que·s gart en cort de parlar
Vilanamens. 36

VII Del vers vos dig que mais en vau
Qui ben l'enten ni plus l'esgau,
Que·l mot son fag tug per egau 39
Cominalmens,
E·l sonetz, qu'ieu mezeis me·n lau,
Bos e valens. 42

soumet en tout à sa volonté, s'il n'est complaisant envers les étrangers comme envers les gens du lieu, attentif aux caprices de tous ceux qui habitent ce séjour [celui de la femme aimée].

VI. — Il doit être attentif aux caprices de bien des gens, celui qui veut aimer ; il lui faut régler sa conduite de façon à plaire, et se garder, dans les cours, de parler en vilain.

VII. — Je vous dis, au sujet de ce « vers », que celui-là en vaut davantage et mérite plus de louanges qui le comprend et en jouit le mieux ; car tous les couplets sont exactement réglés sur la même mesure, et la mélodie, j'ai le droit de m'en vanter, en est bonne et belle.

VIII A Narbona, mas ieu no·i vau,
Sia·l prezens
Mos vers, e vuelh que d'aquest lau· 45
M sia guirens.

IX Mon Esteve, mas ieu no·i vau,
Sia·l prezens 48
Mos vers e vuelh que d'aquest lau
Sia guirens.

VIII. — Farai chansoneta nueva

I Farai chansoneta nueva
Ans que vent ni gel ni plueva;
Ma dona m'assai' e·m prueva, 3
Quossi dę qual guiza l'am ;
E ja per plag que m'en mueva
No·m solvera de son liam. 6

VIII. — Que ce « vers » aille à Narbonne, puisque je n'y vais pas ; qu'il lui soit présenté, et je veux que de cet éloge il me soit garant.

IX. Que ce vers soit présenté à mon Estève, puisque je ne puis aller à lui ; et je veux que de cet éloge il me soit garant.

VIII, I. — Je ferai une chansonnette nouvelle, avant qu'il vente, gèle et pleuve. Ma dame me tente et m'éprouve, pour savoir de quelle façon je l'aime : mais jamais, quelles que soient les querelles qu'elle me cherche, je ne me délierais de son lien.

II Qu'ans mi rent a lieys e·m liure,
Qu'en sa carta·m pot escriure.
E no m'en tengatz per yure 9
S'ieu ma bona dompna am,
Quar senes lieys non puesc viure,
Tant ai pres de s'amor gran fam. 12

III Que plus etz blanca qu'evori,
Per qu'ieu autra non azori.
Si·m breu non ai ajutori, 15
Cum ma bona dompna m'am,
Morrai, pel cap sanh Gregori,
Si no·m bayz' en cambr' o sotz ram. 18

IV Qual pro y auretz, dompna conja,
Si vostr' amors mi deslonja ?
Par queus vulhatz metre monja. 21
E sapchatz, quar tan vos am,
Tem que la dolors me ponja,
Si no·m faitz dreg dels tortz qu'ieus clam. 24

II. — Au contraire je me rends et me livre à elle, si bien qu'elle peut m'inscrire en sa charte. Et ne me tenez pas pour insensé si je l'aime, cette dame parfaite, car sans elle je ne puis vivre, tellement j'ai faim de son amour.

III. — Vous êtes plus blanche qu'ivoire : et c'est pourquoi je n'adore nulle autre que vous. Si dans peu je n'obtiens secours, si ma dame ne me montre pas qu'elle m'aime, je mourrai, par le chef de saint Grégoire, à moins qu'elle ne me baise en chambre close ou sous la ramée.

IV. — Qu'y gagnerez-vous, dame jolie, si vous m'éloignez de votre amour ? Il semble que vous vouliez vous faire nonne. Mon amour est tel, sachez-le, que je crains de mourir de douleur, si vous ne réparez les torts au sujet desquels j'élève envers vous ma plainte.

V Qual pro y auretz, s'ieu m'enclostre
E no·m retenetz per vostre ?
Totz lo joys del mon es nostre, 27
Dompna, s'amduy nos amam.
Lay al mieu amic Daurostre
Dic e man que chan e [no] bram. 30

VI Per aquesta fri e tremble,
Quar de tan bon' amor l'am ;
Qu'anc no cug qu'en nasques semble
En semblan del gran linh n'Adam. 34

IX. — Mout jauzens me prenc en amar

I Mout jauzens me prenc en amar
Un joy don plus mi vuelh aizir,
E pus en joy vuelh revertir 3

V. — Qu'y gagnerez-vous si je me cloître, [ce que je ferai] si vous ne me retenez pas parmi vos fidèles ? Toute la joie du monde est nôtre si vous et moi nous nous aimons. Là-bas, à mon ami Daurostre, je dis et commande qu'il chante sans [la] hurler [cette chanson].

VI. — Pour elle je frissonne et tremble, car je l'aime d'un profond amour ; car je ne crois pas que femme semblable à elle soit jamais issue de la grande lignée de messire Adam.

IX, I. — Plein d'allégresse, je me prends à aimer une joie à laquelle je veux m'abandonner ; et, puisque je veux revenir à la joie, il est bien juste que, si je puis, je recherche le mieux (l'objet le plus par-

Ben dey, si puesc, al mielhs anar,
Quar mielhs onra·m, estiers cujar,
Qu'om puesca vezer ni auzir. 6

II Ieu, so sabetz, no·m dey gabar
Ni de grans laus no·m say formir,
Mas si anc nulhs joys poc florir, 9
Aquest deu sobre totz granar
E part los autres esmerar,
Si cum sol brus jorns esclarzir. 12

III Anc mais no poc hom faissonar
Co's, en voler ni en dezir
Ni en pensar ni en cossir ; 15
Aitals joys no pot par trobar,
E qui be·l volria lauzar
D'un an no y poiri' avenir. 18

IV Totz joys li deu humiliar,
Et tota ricors obezir

fait) ; et je suis vraiment, sans nulle présomption, honoré par le mieux qu'on puisse voir ou entendre.

II. —Je n'ai point, vous le savez, coutume de me vanter ni de m'attribuer de grandes louanges ; mais [je puis bien dire que] si jamais aucune joie put fleurir, celle-ci doit, bien plus que toutes les autres, porter graine et resplendir au dessus d'elles, comme un jour sombre qui tout à coup s'éclaire.

III. — Jamais homme n'a pu se figurer quelle est [cette joie], ni par le vouloir ou le désir, ni par la pensée ou la fantaisie ; telle joie ne peut trouver son égale, et celui qui voudrait la louer dignement ne saurait, de tout un an, y parvenir.

IV. —Toute joie doit s'humilier devant celle-là ; toute noblesse doit

Mi dons, per son belh aculhir 21
E per son belh plazent esguar ;
E deu hom mais cent ans durar
Qui·l joy de s'amor pot sazir. 24

V Per son joy pot malautz sanar,
E per sa ira sas morir
E savis hom enfolezir 27
E belhs hom sa beutat mudar
E·l plus cortes vilanejar
E totz vilas encortezir. 30

VI Pus hom gensor no·n pot trobar
Ni huelhs vezer ni boca dir,
A mos ops la vuelh retenir, 33
Per lo cor dedins refrescar
E per la carn renovellar,
Que no puesca envellezir. 36

VII Si·m vol mi dons s'amor donar,
Pres suy del penr' e del grazir

céder le pas à ma dame à cause de son aimable accueil, de son gracieux et plaisant regard ; celui-là vivra cent ans qui réussira à posséder la joie de son amour.

V. — Par la joie qui vient d'elle, elle peut guérir le malade, et par sa colère elle peut tuer le plus sain ; par elle le plus sage peut tomber dans la folie, le plus beau perdre sa beauté, le plus courtois devenir vilain, le plus vilain courtois.

VI. — Puisqu'une plus belle ne peut être rencontrée, vue de nul œil ni célébrée par nulle bouche, je veux la garder pour moi, pour me rafraîchir le cœur et renouveler mon corps, [si biên] qu'il ne puisse vieillir.

VII. — Si ma dame veut bien me donner son amour, je suis prêt à

E del celar e del blandir 39
E de sos plazers dir e far
E de sos pretz tener en car
E de son laus enavantir. 42

VIII Ren per autruy non l'aus mandar,
Tal paor ay qu'ades s'azir,
Ni ieu mezeys, tan tem falhir, 45
No l'aus m'amor fort assemblar ;
Mas elha·m deu mo mielhs triar,
Pus sap qu'ab lieys ai a guerir. 48

X. — Ab la dolchor del temps novel

I Ab la dolchor del temps novel
Foillo li bosc, e li aucel
Chanton chascus en lor lati
Segon lo vers del novel chan ; 4

l'accepter et à lui en savoir gré, prêt à le dissimuler, à la courtiser, à parler et agir de façon à lui plaire, à apprécier son mérite et à faire retentir son éloge.

VIII. — Je n'ose lui envoyer de messages par autrui, tellement je crains qu'elle ne s'irrite, ni moi-même je n'ose lui manifester mon amour, tellement j'ai peur de faillir ; mais elle doit [d'elle-même] choisir mon mieux, puisqu'elle sait que par elle [seule] je serai sauvé.

X, I. — Grâce à la douceur du printemps, les bois se couvrent de feuilles, les oiseaux chantent et chacun en son langage fait entendre

Adonc esta ben c'om s'aisi
D'acho don hom a plus talan.

II De lai don plus m'es bon e bel
Non vei mesager ni sagel, 8
Per que mos cors non dorm ni ri,
Ni no m'aus traire adenan,
Tro qe sacha ben de la fi
S'el' es aissi com eu deman. 12

III La nostr' amor vai enaissi
Com la branca de l'albespi
Qu'esta sobre l'arbre en treman,
La nuoit, a la ploja ez al gel, 16
Tro l'endeman, que·l sols s'espan
Pel las fueillas verz e·l ramel.

IV Enquer me menbra d'un mati
Que nos fezem de güerra fi, 20
E que·m donet un don tan gran,

les strophes d'un chant nouveau. Il est donc juste que chacun se procure ce plaisir que l'homme désire le plus ardemment.

II. — De là où est toute ma joie je ne vois venir ni messager, ni lettre scellée ; àussi mon cœur ni ne s'endort [dans la quiétude] ni ne rit [de joie] ; et je n'ose faire un pas en avant jusqu'à ce que je sache sûrement, au sujet de la paix, si elle est telle que je le voudrais.

III. — Il en est de notre amour comme de la branche de l'aubépine : tant que dure la nuit, elle est, sur l'arbre, tremblante, exposée à la pluie et aux frimas ; mais le lendemain le soleil éclaire les feuilles vertes sur le rameau.

IV. — Il me souvient encore de ce matin où nous mîmes fin à la

Sa drudari' e son anel :
Enquer me lais Dieus viure tan
C'aja mas manz soz so mantel ! 24

v Qu'eu non ai soing d'estraing lati
Que·m parta de mon Bon Vezi,
Qu'eu sai de paraulas com van
Ab un breu sermon que s'espel, 28
Que tal se van d'amor gaban,
Nos n'avem la pessa e·l coutel.

XI. — Pos de chantar m'es pres talenz

1 Pos de chantar m'es pres talenz,
Farai un vers, don sui dolenz :
Mais non serai obedienz
En Peitau ni en Lemozi.

guerre, où elle me donna un grand don, son amour et son anneau. Que Dieu me laisse encore vivre assez pour que j'aie [un jour] mes mains sous son manteau.

v. — Je n'ai nul souci de ces chuchotages étranges qui pourraient me séparer de mon Bon Voisin. Je sais ce qui en est des paroles et de ces brefs discours qui vont se répandant ; tels autres peuvent se vanter de leur amour ; nous, nous en avons la pièce et le couteau [c. à-d. nous pouvons jouir du nôtre].

XI, 1. — Puisque le désir m'a pris de chanter, je ferai un « vers » [sur un sujet] qui m'attriste : jamais plus je ne serai servant d'amour ni en Poitou ni en Limousin.

II Qu'era m'en irai en eisil :
En gran paor, en gran peril,
En guerra laissarai mon fil,
E faran li mal siei vezin. 8

III Lo departirs m'es aitan grieus
Del seignoratge de Peitieus !
En garda lais Folcon d'Angieus
Tota la terra e son cozi. 12

IV Si Folcos d'Angieus no·l socor,
E·l reis de cui ieu tenc m'onor,
Faran li mal tut li plusor,
Felon Gascon et Angevi. 16

V Si ben nos es savis ni pros,
Cant ieu serai partiz de vos,
Vias l'auran tornat en jos,
Car lo veiran jov' e mesqui. 20

VI Merce quier a mon compaignon,
S'anc li fi tort qu'il mo perdon ;

II. — Je vais partir pour l'exil : en grand'peur, en grand péril, en guerre je laisserai mon fils, et ses voisins lui feront du mal.

III. — Qu'il m'est pénible de la quitter, la seigneurie de Poitiers, Je laisse à la garde de Foucon d'Angers et la terre et son cousin.

IV. — Si Foucon d'Angers ne le secourt pas, ainsi que le roi de qui je tiens mes domaines, il aura tout à craindre d'un grand nombre de gens, des félons Gascons et Angevins.

V. — S'il n'est pas sage et preux, quand je me serai éloigné de vous, bien vite ils l'auront mis à bas, car ils le verront jeune et faible.

VI. — Je crie merci à mon prochain : si jamais je lui ai fait tort,

Et ieu prec en Jesu del tron
Et en romans et en lati. 24

VII De proeza e de joi fui,
Mais ara partem ambedui ;
Et eu irai m'en a scellui
On tut peccador troban fi. 28

VIII Mout ai estat cuendes e gais,
Mas nostre Seigner no·l vol mais ;
Ar non puesc plus soffrir lo fais,
Tant soi aprochatz de la fi. 32

IX Tot ai guerpit cant amar sueill,
Cavalaria et orgueill ;
E pos Dieu platz, tot o acueill,
E prec li que·m reteng' am si. 36

X Toz mos amics prec a la mort
Que vengam tut e m'onren fort,

qu'il me pardonne : c'est aussi la prière que j'adresse à Jésus, roi du ciel, et en roman et en latin.

VII. — J'ai été ami de prouesse et de joie ; mais maintenant je dois me séparer de l'une et de l'autre pour m'en aller à celui auprès de qui tous les pécheurs trouvent la paix.

VIII. — J'ai été grandement jovial et gai ; mais Notre-Seigneur ne veut plus qu'il en soit ainsi : maintenant je ne puis plus supporter le fardeau, tant je suis proche de la fin.

IX. — J'ai laissé tout ce qui me charmait, la vie chevaleresque et pompeuse : puisqu'il plaît à Dieu, je me résigne, et je le prie de me retenir parmi les siens.

X. — Je prie tous mes amis qu'après ma mort ils viennent, tous,

Qu'eu ai avut joi e deport
Loing e pres et e mon aizi. 40

XI Aissi guerpisc joi e deport
E vair e gris e sembeli. 42

tem'honorent grandement, car j'ai connu joie et liesse, et loin et près et dans ma demeure.

XI. — Mais aujourd'hui je renonce à joie et liesse ; je quitte le vair et le gris et les précieuses fourrures.

BIOGRAPHIE

Lo coms de Peitieus si fo uns dels majors cortes del mon, e dels majors trichadors de dompnas ; e bons cavalliers d'armas, e larcs de dompneiar. E saup ben trobar e cantar ; et anet lonc temps per lo mon per enganar las domnas. Et ac un fill que ac per moiller la duquessa de Normandia, don ac una filla que fo moiller del rei Enric d'Englaterra, maire del rei jove, e d'en Richart, e del comte Jaufre de Bretaingna.

(*Biographies des troubadours*, éd. Chabaneau, dans *Histoire de Languedoc*, éd. Privat, X, p. 214.)

VARIANTES ET NOTES

I. — Companho, faray un vers ...covinen

Manuscrits : C 231 r (*moins la str.* IX), *E* 115 ; *texte de C.*

Rubrique : Coms de Peytieus *C*, C. de Peitieus *E* — 1-7 *L'ablation de la vignette initiale n'a laissé dans E que les débuts ou les fins de vers :* Compan... et aur... de sen Et er... e de joven. E tenhatz... Quins en so... Greu part... a son talen. Dos cavals... — 1 *Manque une syllabe, suppléer* tot (*Crescini*) *ou* des. — 6 si fai *C* ; *pour l'interprétation voir Bertoni*, Annales du Midi, XVII, 361. — 8 Bons *C*, *manque dans E* ; e ardit *E* — 9 *E* nols *C* ; tener amdos *E* ; consen *E* — 10 adomesgar *E* — 11 volgraillors *E* — 12 meils *E* ; d'ome viven *C* ; de nuill home v. *E* — 13 laun fon d. montaniers *C* — 14 mas tan fera estranheza longuamen *C* — 15 de *E* ; ballar *C* — 16 fon *C* ; noiritz saios pres Colofen *E* — 17 no ... belazor *E* — 19 quieu *C* ; donei poilli *E* — 20 sei *E* ; tan de coven *E* — 21 s'ilh *C*, s'il *E* ; ten *E* ; quiel tengues cen *C* ; sen *E* — 22 cavalliers *C*, cavalier *E* ; conseill... pensamen *E* — 23 fui eisarratz *E* — 24 Res *C*, E *E* ; cal me tenha de N'Ancnes ho *E* — 25-7 *ne sont que dans E* — 25 Gunel.

II. — Compaigno, non puosc mudar qu'eo no m'effrei

Manuscrits : N 226 v° (*N*) *et* 231 r° (N^2) *; texte de* N^2.

Rubrique : Lo cont de Piteus N^2 ; Lo coms de Peitau *N*. — *Les lettres initiales manquent à partir de la str. II dans les deux mss.* — 1 puous N^2, pus *N* — 2 Do n...auzidai N^2 — 3 Que una N^2, Q'una *N* — 6 largu N^2, larga *N* — 8 foc N^2 *N* (*Bartsch et P. Meyer corr.*), mandacairei N^2 ; *Bartsch voit dans* mandacarrei *un composé de* mandar et de carrei *et traduit par « charretier »*, *Chabaneau* (Revue d. l. r., XXXI, 612) *identifie* cairei *à* quadrivium *et verrait là volontiers « un nom*

propre ou plutôt un sobriquet, peut-être celui d'un chef de bande », *M. Rajna lirait* cairei *dérivé de* caire « *pierre de taille* » *et traduirait par* « *lanceur de pierres* ». *L'interprétation reste très douteuse.* — 9 major *correction de* maica N^2, nauta N^2 N — 11 gran N^2, gran folta N — 12 verrez ; sonei N^2 N — 15 malvastatz N — 18 uuer caval N ; cumpra N^2 N — 20 Sem N^2 N — 22 laises N^2 N.

III. — Companho, tant ai agutz d'avols conres

Manuscrit unique : *E* 114 v°.

Rubr. : Coms de Peitieus. — 5 gorc — 6 lors. *Le sens est douteux. Je propose de corriger* ac ges *et d'entendre : des hommes tels qu'on n'a jamais eu* (*vu*) *d'eux des actes*, (*mais seulement des fanfaronnades*). — 12 *Il manque au moins une syllabe au premier hémistiche* — 13 sels — 18-9 *L'ablation d'une vignette a mutilé la fin de la pièce ; toutefois la strophe* VII *était certainement la dernière* ; *au v.* 18 *on peut lire :* si·l damnatges non i es pres ; *au v.* 19 *peut-être :* Tortz es car hom planh la tala, quan negun dan no i a pres.

IV. — Farai un vers de dreyt nien

Manuscrits : C 230 v°, *E* 114 *; texte de C. — Cette pièce est le plus ancien exemple connu du genre appelé* devinalh, *dont Appel a réuni quelques spécimens* (Chrest., p. 80-3). *Il est très analogue à la* fatrasie *du XIII*e *siècle, au* coq-à-l'âne *du XVI*e.

Rubr. : Coms de Peytius *C* ; Comte de Peyteus *E* — 1 dreit *E* — 5 fuy *C* — 6 Sus un chivau *E* — 7 qual guiza'm *C* — 8, 9 *etc.* soi *E* — 9 estranhs *E* — 13 fuy *CE* ; endormitz *E* — 14 cora'm veill *E* — 17 fromitz *E* — 19 Malvatz soi e cre *E* — 20 re *E* ; no *CE* — 22 sai tam *C* ; E nom sai tan *ou* can *E* ; *on pourrait lire aussi en modifiant légèrement la leçon de E :* no n sai tau, « *je n'en connais pas de tel* » (*c. à d. qui soit à ma fantaisie*) — 23 b. m. es quim *C* — 24 Mas ia non sía mau *C* ; Mor non si mau *E* ; *j'adopte pour ce vers le texte et le sens proposés par MM. Levy* (*s. v.* amalir) *et Appel.* — 25 M'amigua *C* — 26 C'anc no *E* ; lan *C* — 29 C'anc *E* — 32 dreit *E* — 34 prez *E*

— 35 genser... belazor *E* — 36 mai *E* — *Entre les str.* VI *et* VII, *E intercale :*

No sai lo luec ves on s'esta
Si es en pueg ho en pla
Non aus dire lo tort que m'a
Abans m'en cau
E pezam be quar sai remanc
Aitan vau.

Ce couplet fort plat, et qui revient sur des idées déjà exprimées, me paraît apocryphe. Presque tous les éditeurs corrigent le dernier vers en ab aitan vau *; ce serait une formule de congé.* — 37 Fait ... cui *E* — 38 celui *E* — 39 ennves Peitau *E* — 40 estug *C*, escut *E* — 41 La soa clau *E*.

V. — Farai un vers, pos mi someli

Manuscrits : C 230 r°, *N* 225ᵃ (*N*) *et* 232ᵇ (*N*²), *V* 148ᵇ. — *Je ne puis malheureusement rien dire de la copie N². Les trois autres manuscrits se classent nettement en deux groupes : NV et C. Les deux premiers sont très voisins ; je crois, avec M. Appel, que c'est cette tradition qui est la plus authentique : le récit y est plus clair et plus suivi ; elle a conservé un archaïsme* (enguers, *v.* 71) *et des assonances. C a perdu le début, qui est bien dans les habitudes de l'auteur, et ajoute une tornade certainement apocryphe. C'est donc sur V* (*dont on trouvera ci-dessous les leçons rejetées*) *que mon texte est fondé. Je reproduis à part le texte de C et celui de N.*

Toutes les initiales des strophes manquent. — 1 sonelh — 2 en — 4 dir *manque* — 7 gran *manque* — 9 clers gau — 13 Alvergnhe — 14 ane un jorn — 15 E trobei la m. G. — 16 Bernard — 17 simplamontz (?) — 20 O. D. v. salb. — 21 di belh — 23 Mond — 25 azires cal respondutz — 26 bas — 27 no a mentagutz — 29-30 Bariol barial barian — 31 a n'Aimercen — 36 sabietz — 37 mantelh — 38 E mes m'en sa c. el. — 40 foc — 44 agui — 47 vin — 49 or si aq. h. e. ginhos — 50 Ni laicha a parler — 59 Qe a... lamor — 62 eu *manque* ; per lor g. — 63 lo chat — 68 Tira·l quat el es-

coisen — 73 oz... a n'Aimersen — 77-8 et li jorn estei ara qel torn. *Texte et sens très hypothétiques : je prends* forn *au sens de « poële, chambre chauffée » ; voir Godefroy, s. v.* fornel, *et mes* Origines de la poésie lyrique, *p.* 506, *l.* 3 *du bas* — 81 Qe... nos romped mos coredenz (?) — 82 E mo — 83 pues... malavegs — 85 los malaveigs.

N

Lo coms de Peitau.

1 Un vers farai, poi me semeil
Que ja con eo stava al soleil.
3 Dames i a de mal conseil,
Et sab dir quale :
Celle c'amor de cavalier
6 Tenunt per male.

II Donas fon gran pezat mortal
Que n'ama chevaler leal ;
9 Mais aman monge o clergal,
Non es razo :
Mais li devreie l'on usclar
12 Ab un tizon.

III En Alvernaz, per Limosin,
M'en ane tot sol a tapin :
15 Trobai la moiler de Varin
E de Bernart ;
Saluteon e simplamentz
18 Per sanint Leunard.

IV La una mi dis en son lati :
« Et Dieus te salve, don peleri ;
21 Molt me pari de bel eisin,
Men escient ;
Mais trop en vai per sto camin
24 De folla gent. »

V An udirez qu'ai respondut,
C'alor non seis ne bat ne but,
27 Ni fer ne fust n'ai mentaugut,
Mas sol aitan :
« Babariol, babariol,
30 Babarian. »

VI So dis n'Agnes e n'Ermessen :
« Trobat aven qu'anam queren.
33 Por amor Deu, sor, albergen,
Que men s muz,
Ne ja per lui nostre conselh
36 Non er saiputz. »

C

Coms de Peytius.

1 En Alvernhe, part Lemozi,
M'en aniey totz sols a tapi :
3 Trobey la moler d'en Guari
E d'en Bernart ;
Saluderon me francamen
6 Per sanh Launart.

II Aujatz ieu que lur respozi ;
Anc fer ni fust no·y mentaugui,
9 Mais que lur dis aital lati :
« Tarrababart,
Marrababelio riben,
12 Saramahart. »

III So dis n'Agnes e n'Ermessen
« Trobat avem qu'anam queren.
15 Alberguem lo tot plan e gen,
Que ben es mutz,
E ja per el nostre secret
18 Non er saubutz. »

VII Ges me pres per lo matel,
En le chabra emmena al fornel.
39 Sapzaz c'a mi so bon e bel,
Lo focs fo bon,
Et eu m'escaufai volonter
42 Au gros carbon.

VIII A manzar me degron capos,
E sazaz que foron mais de dos,
45 Et non i fo cog ni coguastros,
Sol que nos tres ;
Lo pan fo chalt, lo vin fo bo,
48 Lo pevr'espes.

IX « [-]ors, aques hom es engignos,
E lasa lo parlar per nos :
51 Piandon per nostre gat ros
De mantenent,
Cil lo fara parlar d'estros
54 Et deraiament. »

X Donc anderon per l'enojos,
Qui a grant onglas e lonc gi-
|gnons ;
57 Et ieu, quan lo vic entre nos,
Ac pro espaven ;
A pauc non perdiey la valors
60 E l'ardimen.

XI Quan agren begut e manzat,
Iio me despolei a lor grat.
63 Detries me porteron un cat
Mal e fello ;
Tiren lo mi per lo costat
66 Tro qu'au talo.

XII Per la coa de mantenen
Pilleron lo gat ez escoissen ;
69 Plaie me feron mais de cen
Aquella ves ;
Mas eu non parleria ges,
72 Qui m'aucies.

XIII « Sor, dis n'Agnes e n'Ermessen,
Mutz es, ben lo es conoissen ;
75 Mas pur del baing apaireillem
E del sojorn. »
VIII. jorn ez ancar m'en estei
78 En aquel sotorn (*ou* socorn).

XIV Las futi tant cum auziretz :
XX. IIII. VIII. ves,
81 A pauc no n rompei mon cores

IV Launa·m pres sotz so mantelh,
Et a mi fon mout bon e belh.
Meneron m'en a lur fornelh,
E·l foc fom bo,
Et ieu callei me voluntiers
24 Al gros carbo.

V A manjar me deron capos,
E·l pan fon cautz e·l vin fon bos,
27 Et ieu dirney me volentos
Fort et espes ;
Et anc sol no·y ac coguastro,
30 Mas quan nos tres.

VI « Sor, aquest hom es enginhos,
E laissa son parlar per nos :
33 Aportatz lo nostre cat ros
Tost e corren,
Que li·n fara dir veritat,
36 Si de res men. »

VII Quant ieu vi vengut l'enujos,
Grans ac los pels, fers los gui-
[nhos,
39 Ges son solas no mi fon bos,
Totz m'espaven ;
Ab pauc no perdiey mas amors
42 E l'ardimen.

VIII Quant aguem begut e manjat,
Despulley m'a lur voluntat,
45 Derreire m'apportero·l cat
Mal e fello.
Et escorgeron me del cap
48 Tro al talo.

IX Per la coa·l pres n'Ermessen
E tira e·l cat escoyssen ;
51 Plaguas me feyron mays de cen
Aquella ves ;
Coc me, mas ieu per tot aquo,
54 No·m mogui ges.

X Ni o feyra, qui m'aucizes,
Entro que pro fotut agues
57 Ambedos, qu'ayssi fon empres,
A mon talen ;
Ans vuelc mais sufrir la dolor
60 E·l greu turmen.

XI Aitan fotey cum auziretz :
C. e quatre XX. VIII vetz,
63 Ab pauc no·m rompet mos corretz

E mon arnes ;
Non vos sai dir lo maleves
84 Con m en es pres.

E mos arnes ;
E venc m'en trop gran malaveg.
66 Tan mal me fes.

XII Monet, tu m'iras al mati,
Mo vers portaras el borssi,
69 Dreg a la molher d'en Guari
E d'en Bernat,
E diguas lor que per m'amor
72 Aucizo·l cat.

VI. — Ben vuelh que sapchon li pluzor

Manuscrits : *C* 230 v°, *D* 198 r°, *E* 113, *N* 226 r° (*N*) et 230 v° (*N*²) ; *texte de C.*

Rubr. : Comte de Peitius *C*, Peitavin *D*, Coms de Peitieus *EN*¹ ; *anonyme N*². — *Dans N l'initiale de la plupart des couplets manque.* 1 Ar voill *D*, vueill *E*, vuoill *N* ; auzon *D*, sapcho *N* ; pluror *E* — 2 d'un vers si es *E*, un verset de *N* ; de bella c. *D* — 3 trait *E*, trah *N* ; de bon *E* — 4 aqest *D*, aicel *E* ; mester *DN* — 6 Lo vers en trac ad auctor *D*, en (ne *E*) trair lo *CE*, E pos ne trairel v. autor *N* — 7 can er *N* ; finaz *D*, lasatz *E* — 8 ben conosc s. *D* ; eu *E* ; folor *DE* — 9 et ancta conosc *D*, ancta *N* — 11 partes *D* ; joc *DE* — 12 son *D*, soi *E* ; tant *DN* — 13 Q'eu no tries ben lo meillor *E* ; prendre *N* — 14 vers lo malvaz *D* ; entrels *C*, dentrel *N* — 15 Eu c. be sel que *E* ; celui que *N* — 16 sel (cel *N*) quem v. m. autressi *EN* ; *ces deux vers sont refaits dans D :* Ben conois qui mal me di E qui ben me di atressi — 17 be celui *EN* — 18 s'azautan *D* ; e selhs (sels *E*) que *CE* — 19 conois *D*, e conosc *E* — 20 Q'eu dei ben voler lor si *D* ; autresi *N* ; deu *N* ; lur *E* — 21 lur *E* — 22 Mas *manque DE, l'initiale seulement manque N* ; aia *DEN* ; que·m *DEN* ; nori *N* — 23 bon *EN* ; m'escari *E* — 24 Et anc de re no·i m'es failli *D* ; negun... failli *EN* — 25 Que de j. *C* ; coissi *DEN* — 27 Mas *D* ; no say *DE* ; que nulh *C* ; nuill (nul *N*) mon *DEN* — 28 Quel que·m vezaz *N* — 29 Dieus *C* ; Lau en Deu *D* ; saint Julia *EN*, Julian *D* — 30 apris *D* ; juoc *D*, joc *E* ; dolzan *D*, dolcha *N* — 32 E cel q. conseill me qera *D*, Ma ja (mas ja *N*) hom (*manque N*) qui c. mi querra (quera *N*) *EN* — 33 No *E*, Noill er *DN* — 34 Ne ja negus no t. D ; Ni un *C*, Nuill *N* ; no *E* ; tornera *N* — 35 Descon-

seillatz *E*, Descosselhaz *DN* — 36 ai mo *CN* ; maistre *DEN* ; serta E, certan *D* — 37 E ja dona nuoiz no m'a. *D* ; Ni ja una noit no m'a. *N* — 38 vueill *E*, voill *DN* ; cent deman *D* — 39 Qu'eu soi ben (be *E*) des (dest *E*) mestier *EN* ; z'om van *D*, sobra *N* — 40 enseinaz *N* — 43 E pero si'm vousist gaber *D* ; m'auzes gabier *E* ; As no'm'auzez tant ufaner *N* — 44 toz en fui tausatz *D* ; lauzatz *E* — 45 Qu'eu *DN* ; a joc *N* — 46 E fo tant bos *D* ; el *C* ; primer *N* — 47 fo taulaz *DN* ; taulatz *C* ; fui entaulatz *E* — 48 Que'm g. *C*, E quant garde no m'ac mester *D*, Quam gardei *E*, Can me gardiei non ac m. *N* — 49 chamzaz *D*, caminatz N^2 — 50 Mas ela'm *DEN* (*l'initiale manque N*) ; reprocher *D*, reproser *N* — 51 vostres (nostres *E*) datz *CE* ; menuder *D*, meunder (?) *N* — 52 Ez *N* Et errevidatz a dobler *D* — 53 Dis ieu *C* ; Monpenser *D*, Monpesler *N*, Monspesler N^2 — 54 laisatz *E* — 55 Et ai li levat lo taulier *D* ; levei *E* ; lo t. *N* — 56 *manque D* — 57 cant aic levat (levalis N^2) lo tauler *N* — 58 Empys *C*, Empeinz *D*, Espeis *E*, Peins *N* — 59-60 *manquent D* — 59 El *C* Cil *N* ; caramaillier *E*, cairat ualer *N* ; *mot douteux :* caramaillier *de E pourrait se rattacher* à escarmalha « *être à califourchon* » (*quand les dés chevauchent, le coup est nul*) ; *Chabaneau proposait de lire* cairat manier : « *deux dés étaient carrés et loyaux* (« *à la main* »), *l'autre plombé* ». — 61 fis *E* ; ben f. *C* ; E feri ferm sus el tauler *N* — 62 fo jogaz *DN*.

VII. — Pus vezem de novelh florir

Manuscrits : C 231 r°, *E* 115, *a* (*ms. Campori*) 459, α (*Breviari d'Amor*) ; *texte de C — J'ai tenu compte, dans la traduction, de quelques observations de M. Pillet* (Beiträge zur Kritik der ältesten Troubadours, *Breslau, 1911*).

Rubr. : Coms de Peitieus *CE*, Bertran de Pessars *a* — 1 Mal v. *a* ; novel E *a* — 2 ereverdezir *E* — 4 ventz *a* — 5 cascus E ; chauzir *a* 6 sui j. *a* — 7 ben *a* — 8 Cals no i a... ren *a* — 9 coven *a* — 11 be *CE* ; manten *a* — 12 jausimenz *a* — 13 m'en es pres *a* — 14 nom *E* — 15 f. anc non ho fi *E* ; nol *a* — 16 Q'a escienz *a*, essien *E*, — 17 Fauc maintas rens *E* ; m. ves *a* ; ditz *CE*, diz *a* — 18 Tos *E* ; es *manque C* — 21 El reprovier d. *C*, Aisel reprovers me *E*, E s'il

te pro zi lei me diz ver *a* — 23 Al *a* ; boder *C* ; — 24 Q'es *a* — 26 noil es *a* — 29 E aicels plus daicels aizins *a* — *Les v.* 31-6 *manquent dans C ; je conserve la graphie de E. Ils sont cités dans le* Breviari d'amor (*éd. Azaïs*, II, *p.* 599) *; cette version ne présente aucune variante notable.* — 32 maintas *E* α ; moutas qui vol ben *a* — 33 qi *a* — 34 Faitz *E* — 37 ne v. *E a* — 38 e n'a plus lau *CE* — 39 motz *CE* ; faitz *E* ; *le vers manque dans a* — 40 Comunalmens *E* — 41 sonet *CE* ; meteus *E* ; lo·m l. *C* — 43 Mon Esteve *C* ; pos ieu non vau *a* — 45-6 Del vers e voill q. d'a. vers *a* — 46 Mi s. *a* — 47-50 *Ce second envoi manque dans C.* — 47 A mon Estev en mos *a* — 49 D'est vers e voill que vers *a* — 50 Mi s. *a.* — *Voici pour les v.* 43-50 *la leçon complète de E :*

A Narbona, mas ieu no·i vau,
Sia·l prezens
45 E vueill que d'aquest lau
Me sia guirens.
Mon Esteve, mas ieu no·i vau,
48 Sia·l prezens
Mos vers e vueil que d'aquest vers
Sia guirens.

VIII. — Farai chansoneta nueva

Manuscrit unique : C 231 v°.

Rubr. : Coms de Peytius — 3 massaya... plueva — 18 bayza — 20 amor — *Les strophes* III *et* IV *sont transposées dans le ms. ; l'ordre adopté a été proposé par M. Appel.* — 27 Tot lo joy — 30 e bram ; *vers trop court* ; *l'addition de* que (*Raynouard et la plupart des éditeurs*) *me paraît fausser le sens.*

IX. — Mout jauzens me prenc en amar

Manuscrits : C 230 r°, *E* 115 *; texte de C.*

Rubr. : Aissi comensa del comte de Peitius *C* (*initiale ornée*), Comte de Peiteus *E* — 1 Molt jauzions mi prenc a. *E* — 2, 3, *etc.*,

joi *E*; *de même, au lieu de* dey, dei, *etc.*; vueill *E* — 3 pos *E* — 4 al meins *E* — 5 ornam *C*; q. meils ornan *E* — 6 C'om *E* — 9 si negus jois *E* — 12 com *E* — 13 nom *E*; faisonar *E* — 14 Coes *C*, cors *E*; volver *E* — 15 consir *E* — 16 jorns *E* — 17 E qui·l bel *E* — 19 humeliar *E* — 20 E tot'autr'amors *E* — 22 douset esgar *E* — 23 sent tans *E* — 28 *manque E* — 33 la·n *C* — 39 ben dir *E* — 41 tenir *C*.

X. — Ab la dolchor del temps novel

Manuscrits : N 225 *d* (*N*) *et* 232 *a* (N^2), *a* (*ms. Campori*) 463 (a^1) *et* 499 (a^2) *; texte de* N^2.

Rubr. : Lo coms de Piteus N^2, Lo coms Peitau *N*, Lo coms de Peuteus a^1, En Jaufre Rudel a^2. — *Dans* N^2, *les lettrines ornées n'ayant pas été exécutées, les initiales de chaque strophe manquent.* — 1 douzor a^1 a^2; novela a^2 — 2 Fueillon a^1 — 3 en son a^2 — 4 lo temps a^1, l'aven a^2 — 5 estai a^1 a^2 — 6 De zo a^1 a^2; dont a major a^2 — 7 m'es bon e bel *manquent* a^2, *remplacés par* mi — 8 messatgers a^1; segle a^2 — 9 mon cor NN^2, nom N^2; Don m. c. non d. ni non ri a^1; m. c. dol e n. r. a^2 — 10 E (Ni a^2) no m'en auz t. enan a^1 a^2 — 11 Entro que ieu sapcha b. la fi a^2; Tro que eu s. b. de fi NN^2 — 12 S'il e. a. qom el d. a^2 — 13 vostr N^2 a^2; va NN^2 — 14 albrespi a^1 — 15 en *manque* a^1 a^2; tremblan a^1; en trenan NN^2 — 16 ab la NN^2; ploie al giel a^1 — 17 sol NN^2 a^1 — 18 la fueilla vert enl r. a^1, ramoi a^2; par la fueilla verz NN^2 — 19 Anqar a^1, Ancar a^2 — 20 feiron a^1 a^2 — 21 qi donetz a^2 — 22 dridari *N* — 23 Anqar a^1 a^2 — 24 sus a^2; Q'aia mai m. sotz a^1 — 25 soing de lor l. NN^2 — 26 Qe me part a^1 — 27 pauralas *N* — 28 un s. brieu qi espel a^1, D'un b. s. qi mi a ple a^2 — 29 Q'atal a^1, Q'itals a^2; amors a^2 — 30 av. lo pan a^2.

XI. — Pos de chantar m'es pres talenz

Manuscrits: C 230 r°, *D* 190 v°, *I* 142, *K* 128 r°, *N* 227 r° (*N*) *et* 231 v° (N^2), *R* 8 r°, *a* (*ms. Campori*) 463 *; texte de D. — L'ordre des couplets permet de classer les mss. en deux groupes: D, IK et Na présentent l'ordre que nous suivons* (*mais la str.* VI *manque à IK*

et la strophe XI *à Na); au contraire C (auquel manque la str.* VIII) *et R (auquel manquent* V, VIII et XI) *offrent des successions différentes :*

C :	I		III	IV	II	V	VII	IX	VI	X	XI
R :	I	IX	III	IV	II				VI	X	VII

L'ordre le meilleur est celui du premier groupe : la pièce s'y divise en deux parties ; Guillaume songe d'abord à son fils, puis à lui-même. Le texte est aussi meilleur dans ce groupe. Le désordre de CR me paraît ne pouvoir s'expliquer que par l'incertitude d'une transmission orale ; cette hypothèse expliquerait les divergences de ces deux mss. par ailleurs apparentés ; je donne à part ces deux copies. — Diez a montré (Leben, *p.* 15-16) *que cette pièce n'est pas une chanson de croisade. La façon dont Guillaume y parle de son fils (né en 1099) et de Foucon d'Anjou (né vers 1090-92) ne permet pas de la placer avant 1110-12. Diez admet qu'elle a été composée à l'occasion d'un pèlerinage : ce pourrait être celui que Guillaume accomplit au moment où son excommunication fut levée, c'est-à-dire vers 1117 (Dom Bouquet,* Recueil, XII, 406). *Le fardeau qu'il ne peut plus supporter (v.* 31) *serait celui de l'anathème; il était alors assez âgé pour pouvoir parler comme il le fait (v.* 32-42) *de sa fin prochaine.*

Rubr. : Lo coms (cont N^2) de Peitieus (Piteus *D* N^2, Peitau *N*) *D, IK, NN*^{2} *a. Dans IK c'est cette pièce qui ouvre la liste (elle est précédée de la biographie); l'initiale ornée représente, dans I, un personnage à cheval, la lance en arrêt, dans K un personnage debout qui paraît chanter.* — 1 Puois *I*, Pois *K*; pris *N* — 2 fui *a* — 3 no *IK*; Non s. m. hobediens *N* — 4 Pitau *IKN*; men *a*; Limozi *IK* — 5 *L'initiale manque KN*; eissil *IKN* — 6 En g. p. et en *IKN*, peirill *N* — 7 guera *N*; laisserai *D*, laiserei *N*; fill *N*; *dans IK les v.* 6-7 *sont transposés.* — 8 li *manque IK*; E volran (volram *a*) l. sei *Na* — 9 *L'initiale manque N*; greus *N* — 10 Peiteus *K* — 11 En g. de F. d'Angeus *IK*; *dans D ce vers est écrit sur rature.* — 12 tera son (on N^2) cozi *N*; el som *D* — 13 *L'initiale manque N*; Folco d'Angeus no·ill *Na* — 14 teing *N* — 15 guerreiar l'an *N* — 16 Fellon *IK*; Anjavi *Na* — 17 *L'initiale manque* N^2; mon N^2; e p. N^2 — 18 serei pertiz N^2 — 19 Viatz *I*, Viaz *KN*, Mas *a* — 21-4 *Cette strophe manque dans IK.*

INSTITUTE OF MEDIAEVAL

— 21 Per merce prec m. c. *D*; Merce clam a mo compaigno *N*; *texte d'après CR* — 22 Si anc... que l'om perdo *N* — 23 Et il *DIK*; Et el p. ne *Na*; *texte d'après CR* — 24 En r. et en son l. *DN* — 25 *L'initiale manque N*; proessa *I*, proesa *K*; proese de joven *N* — 26 era *N*; parte N^2; anbedui *IK*; — 27 Et u irai *N*; cellui *IKN* — 28 tuit... trobon *N* — 29 ant *N*, Tant *a*; coindes *N* — 31 pose *IK*; Era non pos sufrir l. f. *Na* — 32 sui *IK*, fui *N*; apazaz *N*, aprozaz N^2 — 33 *L'initiale manque N*; gurpit quant... soill *N*; quant... suoil IKN^2 — 34 cavallaria *I*; orgoill *D* — 35 pois *I*, puois *K*; mas a Deu plaz... acoill *Na* — 36 lui *IK*, ab si *I*; ab se *K*; Et el quem reteigna ab s. *Na* — 37 *L'initiale manque N*; prec qu'a *N*, qe *a* — 38 Quei v. *D*, Que il v. tuit *IK*, Veignon tuh sai a meu conort *N* — 39 aut *IK*, agut *N* — 40 et a *IK*, et en *N*; aisi *IK* — 41-2 *manquent* NN^2 *a* — 42 senbeli *I*.

C

Lo coms de Peytieus.

1 Pus de chantar m'es pres talens,
Farai un vers, don suy dolens:
No serai mais obediens
4 De Peytau ni de Lemozi.

II Pus lo partirs m'es aitan greus
Del senhoratge de Peytieus,
Es garda lai Falco d'Angieus
8 Tota ma terra e mon cozi.

III Si Falco d'Angieus no·lh socor,
E·l reys de cuy ieu tenc m'onor,
Mal li faran tug li pluzor,
12 Que·l veyran jovenet meschi.

IV Ieu m'en anaray en eyssilh,
Laissarai en guerra mo filh,
En gran paor et en perilh,
16 E faran ly mal siey vezi.

V Si molt non es savis e pros,
Guays e vezis e artillos,
Tost l'auran abayssat en jos
20 Fello Guasco et Angevi.

R

Coms de Peitieus.

1 Pus de chantar m'es pres talens,
Faray. 1. vers, don soy dolens:
Non seray mays obediens
4 En Peytaus ni en Lemozi.

II Aysi laysi so c'amar suelh,
Cavalaria et erguelh;
E de drap de color me tuelh
8 E bel caussar e sembeli.

III Lo departir m'es aytan greus
Del senhoratje de Peytieus;
En garda laise·l coms d'Angeus
12 La terra e a son cozi.

IV Si·l pros coms d'Angieu nol socor
E·l bon rey de cuy tenc honor,
Guerreguar l'an siey sordeyor,
16 Can lo veyran jove fray.

V Eras m'en vau ieu en essilh:
En guerra layssaray mo filh,
En guerra et en gran perilh,
20 Guerreyaran tutz siey vezi.

VI De proeza e de valor suy,
Mas ara nos partem abduy ;
Et ieu vauc m'en lay a seluy
24 On merce clamon pellegri.

VII Aissi lays tot quant amar suelh,
Cavalairia et orguelh ;
E vauc m'en lai ses tot destuelh
28 On li peccador penran fi.

VIII Merce quier a mon companho,
S'an li fis tort, que lo·m perdo ;
Et ieu prec ne Jhezus del tro
32 Et en romans et en lati.

IX Mos enemicx prec a la mort
Que sion metge mon cofort,
Qu'ancse amey joi e deport
36 Luenh de me et en mon aizi.

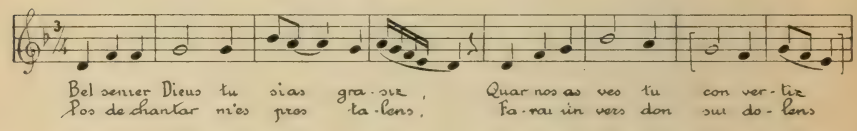
X Aissi gurpisc joy e deport
38 E var e gris e sembeli.

VI Merce clam a mon companho,
S'anc li fi tort, que·l me perdo ;
Et ieu prec ne Jhs del tro
24 En romans et en mon lati.

VII Totz mos amicx prec c'a la mort
Sian de mi e m'oron fort,
Qu'eu ay avut joy e deport
28 El luenh e pres del mon aysi.

VIII De proesa e d'ardimen
Soy avut, may vau m'en parten,
Et ieu a seluy yray m'en
32 On totz peccadors penran fi.

La mélodie de cette pièce avait eu du succès et s'était conservée longtemps ; un des morceaux lyriques insérés dans le Jeu de Sainte Agnès *(XIVe siècle) était chanté* in sonu del comte de Peytieu *(voy. éd. C. Arnaud, 1857 ; Bartsch-Koschwitz,* Chrest., *col.* 439, *et la reproduction photographique de Monaci). Le manuscrit n'en donne malheureusement que quelques notes (voy. Restori,* Per la storia musicale dei trovatori, *p.* 90), *dont voici la transcription par M. J. B. Beck :*



INDEX DES NOMS PROPRES

ADAM VIII 34, le premier homme.
AGNES I 24, V 31, 55, 73, nom de femme.
Alvernhe V 13, Auvergne.
Angevi XI 16, Angevin.
Angieus, voir FOLCON.
Anjau IV 40, Anjou.
ARSEN I 24, nom de femme.

BERNART V 16, nom d'homme.
BON VEZI X 26, senhal (?) ; cf. Bertoni, *Zeitschr. f. rom. Phil.*, XXXV, 541, n. 2.

Cofolen I 16, Confolens.

DAUROSTRE VIII 29, nom d'homme.
DIEU III 7, V 20, 33, VI 29, X 23, XI 35.

ERMESSEN V 31, 73, nom de femme.
ESTEVE (MON) VII 47, senhal.

FOLCON D'ANGIEUS XI 11, 13, Foulque d'Angers.
Frances IV 29, Français.

Gascon XI 16, Gascon.
Gimel I 25, Gimel (Corrèze, arr. de Tulle), séjour d'une des deux dames de Guillaume ; cf. *Niol*.
GREGORI (Sanh) VIII 17, St Grégoire.
GUARI V 15, nom d'homme.

JESU XI 23, Jésus.
JOLIA (Sant) VI 29, St Julien.

LAUNART (Sant) V 18, St Léonard.
Lemozi V 13, XI 4, Limousin.

MARSAU (Sanh) IV 18, St Martial, premier apôtre du Limousin, objet d'un culte particulier dans ce pays.
MONET V 67 (ms. *C*), nom d'un jongleur.
Monpeslier VI 53, Montpellier.

Narbona VII 43, Narbonne.
Niol I 26, Nieul (Charente, canton de St-Claud, à 22 k. de Confolens) ; cf. *Gimel*.
Norman IV 29, Normand.

Peitau XI 4, Poitou.
Peitieus XI 10, Poitiers.

GLOSSAIRE

acoillir XI 35, *accepter*.
adomesjar I 10, *apprivoiser, dompter*.
adreg I 8, *habile, accoutumé à*.
agrei II 7, *désagrément ; substantif verbal de* agrejar *pour* agreujar, *cf. Levy*, Literat., XI, 150, Zeitsch. f. rom. Phil., XV, 539, *et* S.-W. *s. v.*
aizi, aizin V 21, *origine, race (?)*; VII 29, XI 40, *séjour*.
aizimen VII 12, *convenance, loi*.
aizinar (se) X 5, *s'accommoder, se pourvoir de*.
aizir (se) IX 2, *s'accommoder*.
albespi X 14, *aubépine*.
albir IV 21, *fantaisie*.
amalir, *pr. ind.* 1 amau IV 24, *être malade*.
assemblar IX 46, *manifester (?) (cf. Levy*, S.-W., I, 88). *Il semble qu'on ait un transfert de sens analogue dans le* adunat *du* Saint Léger, 91.
auctor VI 6, *garant*.
aura VII 4, *brise, vent léger*.
azautar (se) VI 18, *se plaire*.

babarian V 30, *et* babariol V 29, *parole indistincte (onomatopée)*.
bailar I 15, *étriller ; sur ce sens, cf.* Annales du Midi, XVII, 362, *n.* 1.
bat ni but V 26, *ni ceci ni cela*.
blandir IX 39, *courtiser, s'humilier devant sa dame*.

capdel III 7, *chef, maître*.
capo V 43, *chapon*.
cairavallier VI 59, *(?) voir la note*.
celar IX 39, *dissimuler (l'amour)*.
clergal V 9, *clerc*.
cog V 45, *cuisinier*.
cogastro V 45, *aide-cuisinier, marmiton*.
color VI 2, *manière, sorte*.
conja VIII 19, *voir* cuende.
conoissen V 74, *visible, reconnaissable*.
conre III 1, *et* conrei II 16, *denrée*.
consen VII 28, *consentant, complaisant*.
contraclau IV 42, *seconde clef*.
coret (*pour* coreg) V 81, *courroie (?)*.
cossentir, *pr. ind. 3* cossen I 9, *supporter*.
coutel (aver la pessa e·l c.) X 30, *avoir tout ce qui est nécessaire pour manger. Cette locution se présente sous une forme un peu différente* (tener lo pan e·l coutel) *dans Peire d'Auvergne (édit. Zenker*, III, 7).
cuende IX 29, *fém.* conja VIII 19, *joyeux, joli*.

dat VI 51, 58, *dé à jouer*.
deportar (se) IV 33, *se passer de*.
desautrejar II 19, *déconseiller*.
deveis (*pour* deves) III 14, *domaine réservé*.
doblier (*pour* doblar) VI 52, *redoubler, recommencer*.
dons *indécl.* III 9, IX 21, 37, *dame*.
doussa VI 30, *doux, agréable*.
dreyt IV 1, *pur (renforce la signification du mot auquel il est joint)*.

enavantir IX 42, *promouvoir*.
enclostrar (se) VIII 25, *se cloîtrer*.
encortezir IX 30, *devenir courtois*.
enfolezir IX 27, *devenir fou*.
enguers V 71, *encore ; cf.* enguera (Év. de S. Jean *dans Bartsch*, Chrest4. 10, 33).
enquer X 19, *encore*.
entaular VI 47, *s'asseoir au jeu*.
escharir VI 23, *échoir en partage*.
escoissendre, *pr. ind. 3* escoissen V 68, *déchirer*.
esguar IX 22, *aspect*.
esmerar IX 11, *se purifier, briller*.
espelir (se) X 28, *se répandre (?)*.
estaca II 6, *courroie, licou*.

estenher, *prél.* ; esteis III 8, *mourir.*
estiers IX 5, *en dehors de.*
estros (az) V 53, *en hâte.*
evori VIII 13, *ivoire.*

fadar IV 11, *prédestiner.*
faissonar IX 13, *s'imaginer.*
fer (ni f. ni fust) V 27, *ni ceci ni cela, cf.* Chevalier au lion, 215.
fi VI 20, *agrément, plaisir* ; X 11, 20, *fin, conclusion* ; XI 28, *paix.*
formir (se) IX 8, *se soucier de.*
fornel V 38, *poêle.*
fust V 27, *voir* fer.

gorc III 5, *étang, vivier.*
guabier (*pour* guabar) VI 43, *railler.*
guarnimen I 11, *équipement.*
guerpir XI 33, 41, *abandonner.*
guinho V 56, *moustache.*

issarrar I 23, *embarrasser.*

joven I 3, IV 3.
joi, joy I 3, IX 19, 25, XI 25, 39, 41, *joie d'amour, excitation provoquée par l'amour* ; *cf. Settegast*, « Joi » in der Sprache der troubadours, 109.

lati, latin V 19, X 3, 25, *langage* ; XI 24, *latin.*
lau VII 45, 49, IX 8, 42, *louange.*
laün, una I 13, V 37. *Sur cette forme, fréquente à partir du XIIIe siècle, cf. Noulet et Chabaneau,* Deux manuscrits provençaux du XIVe siècle, 166 ; *Jeanroy et Teulié,* Mystères prov., XXXIX.
liam VIII 6, *lien.*
linh VIII 34, *postérité.*

ma [aver bona] VI 31, *avoir le dessus, se distinguer.*
mainada II 9, *suite, cortège.*
malavei II 20, malaveg V 83, 85, *malaise, maladie.*
mandacarrei II 8, (?) ; *voir la note.*
mandamen I 25, *possession, fief.*
menudier VI 51, *trop léger (en parlant d'un dé).*
mermar III 12, *diminuer.*
mesqui XI 20, *faible.*
monja VIII 21, *nonne.*
montanhier I 13, *montagnard.*
morir IX 26, *faire mourir.*

obedien XI 3, *servant d'amour.*
obrador VI 3, *atelier.*
onor XI 14, *fief.*
oras (ad) II 12 *de temps à autre.*

panar III 12, *voler.*
pessa (aver la p. e·l coutel) X 30 ; *voir* coutel.
plaidejar II 15, *procéder, se tirer d'affaire.*
plaure, *subj. pr. 3* plueva VIII 2, *pleuvoir.*
plevir I 27, *garantir.*

quada trei II 5, *trois par trois. Sur ce sens distributif voir Levy, s. v., Chabaneau,* Gramm. lim., 318, *n.* 1, *et Mistral.*

rahusar VI 44, *repousser, déconcerter.*
reprovier VI 50, VII 21, *dicton, proverbe.*
reverdezir VII 2, *verdoyer de nouveau.*
revidar VI 52, *faire une invite (au jeu).*
ricor IX 20, *noblesse.*

sembeli XI 42, *martre, fourrure précieuse.*
semble VIII 33, *semblable.*
ses (*pour* ces) III 17, *cens, redevance.*
solatz VI 21, *agrément, plaisir.*
sordeis III 9, *pis (adv.).*
suffrir VII 24, *patienter.*

tala III 18, *dommages.*
taulier VI 55, 57, 61, *table de jeu (métaph.).*
tocatz (a totz) VI 26, *à tous coups.*
triar IX 47, *choisir.*
tron XI 23, *ciel.*

vanar (se) VI 39, *se vanter.*
vilanejar IX 29, *se comporter en vilain.*
viron II 17, *autour de.*

yure VIII 9, *ivre, insensé.*

TABLE

INTRODUCTION ..... III-XIX

I. — *Biographie* III

II. — *Éditions et travaux antérieurs* V

III. — *Œuvres apocryphes : pièces perdues* VIII

IV. — *Langue et versification* X

V. — *Le poète* XVI

VI. — *Manuscrits* XVIII

VII. — *Plan de la présente édition* XVIII

CHANSONS 1-29

BIOGRAPHIE 30

VARIANTES ET NOTES 31

INDEX DES NOMS PROPRES 43

GLOSSAIRE 44

LES CLASSIQUES FRANÇAIS

DU

MOYEN AGE

COLLECTION DE TEXTES FRANÇAIS ET PROVENÇAUX
ANTÉRIEURS A 1500

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

Mario ROQUES

Directeur adjoint à l'École pratique des Hautes Études

Pour paraître en 1913 :

Philippe de Novare, MÉMOIRES (1218-1243), éd. par CHARLES KOHLER.

Peire Vidal, ŒUVRES, éd. par JOSEPH ANGLADE.

Chrétien de Troies et ses continuateurs, PERCEVAL, éd. par MARY WILLIAMS : la continuation de **Gerbert de Montreuil**.

LE CORONEMENT LOOÏS, chanson de geste du XIIe siècle, éd. par ERNEST LANGLOIS.

AUCASSIN ET NICOLETTE, chantefable, éd. par MARIO ROQUES.

Béroul, LE ROMAN DE TRISTAN, éd. par ERNEST MURET.

ASPREMONT, chanson de geste du XIIe siècle, éd. par LOUIS BRANDIN.

GORMOND ET ISEMBART, fragment de chanson de geste du XIIe siècle, éd. par ALPHONSE BAYOT.

PIRAMUS ET TISBÉ, poème du XIIe siècle, éd. par C. DE BOER.

NARCISSUS, poème du XIIe siècle, éd. par A. HILKA.

LES CLASSIQUES FRANÇAIS
DU
MOYEN AGE

COLLECTION DE TEXTES FRANÇAIS ET PROVENÇAUX ANTÉRIEURS A 1500

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

MARIO ROQUES

Directeur adjoint à l'École pratique des Hautes Études.

---

1. — LA CHASTELAINE DE VERGI, poème du XIIIe siècle, éd. par GASTON RAYNAUD, 2e éd. revue par LUCIEN FOULET.
   Un volume in-8° de VII-35 pages..... 0 fr. 80
2. — **François Villon**, ŒUVRES, éd. par UN ANCIEN ARCHIVISTE [AUGUSTE LONGNON].
   Un volume in-8° de XVI-124 pages..... 2 fr.
3. — COURTOIS D'ARRAS, jeu du XIIIe siècle, éd. par EDMOND FARAL.
   Un volume in-8° de VI-34 pages..... 0 fr. 80
4. — LA VIE DE SAINT ALEXIS, poème du XIe siècle, texte critique de GASTON PARIS.
   Un volume in-8° de VI-30 pages..... 1 fr. 50
5. — LE GARÇON ET L'AVEUGLE, jeu du XIIIe siècle, éd. par MARIO ROQUES.
   Un volume in-8° de VI-18 pages..... 0 fr. 50
6. — **Adam le Bossu**, trouvère artésien du XIIIe siècle, LE JEU DE LA FEUILLÉE, éd. par ERNEST LANGLOIS.
   Un volume in-8° de XIV-76 pages..... 2 fr.
7. — LES CHANSONS DE **Colin Muset**, éd. par JOSEPH BÉDIER, avec la transcription des mélodies par JEAN BECK.
   Un volume in-8° de XIII-44 pages..... 1 fr. 50
8. — **Huon le Roi**, LE VAIR PALEFROI avec deux versions de LA MALE HONTE, par **Huon de Cambrai** et par **Guillaume**, fabliaux du XIIIe siècle, éd. par ARTUR LÅNGFORS.
   Un volume in-8° de XV-68 pages.. .... 1 fr. 75
9. — LES CHANSONS de **Guillaume IX**, duc d'Aquitaine (1071-1127), éd. par ALFRED JEANROY.
   Un volume in-8° de XIX-46 pages..... 1 fr. 50

MACON. PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

265009

PQC
3330
G7

Guillaume IX, duke of Aquitaine

Les chansons de Guillaume IX

PC
3330.
.G7

LIBRARY
Pontifical Institute of Mediaeval Studies
113 ST. JOSEPH STREET
TORONTO, ONT., CANADA 114